N° 234 1er Mars 1939

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Comment nous aimer en chrétiens [1]

La charité que nous avons pour Dieu s'étend au prochain. Jésus approuve le docteur qui lui a résumé la Loi en ces termes : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur... et ton prochain comme toi-même » (Luc, x, 25-28). Au scribe qui l'interroge sur le plus grand commandement, il répond : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et de tout ton esprit », mais ajoute aussitôt : « Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Matth., xxii, 35-39). Ainsi met-il l'amour du prochain sur le même plan que l'amour de Dieu. Ailleurs il va jusqu'à en faire le signe authentique et la marque de ses vrais fidèles : « Tous connaîtront que vous êtes mes disciples à ce fait que vous vous aimerez les uns les autres » (Jean, xiii, 35). Et saint Jean reprend simplement cette affirmation lorsqu'il écrit à son tour : « Si vous prétendez aimer Dieu et que vous n'aimiez pas vos frères, vous mentez » (I Jean, iv, 20). Ainsi l'enseignement du Christ est très net. Les deux charités ne

1. Cf. « Amour intéressé et pur amour », *La Vie Spirituelle*, février 1939.

se peuvent séparer l'une de l'autre. On perd sa peine à vouloir aimer Dieu sans aimer son prochain.

Pourquoi ?

Pour comprendre cette nécessaire et indissoluble liaison, il faut partir de la notion de la charité pour Dieu. Celle-ci, nous l'avons vu, est l'amour que la nature divine en nous porte à la nature divine en elle-même, l'amitié que, du fait de notre participation à cette nature par la grâce, nous éprouvons pour Dieu qui la possède en plénitude. Mais si nous aimons ainsi la nature divine, nous l'aimons partout où nous l'apercevons : l'amour se porte toujours vers son objet, où que celui-ci lui soit présenté. Or, en réalité, la nature divine n'existe pas seulement en Dieu. Dieu ne la garde pas pour lui seul; il ne la renferme pas en lui-même. Par un geste d'une libéralité incomparable, il la communique à certaines de ses créatures. Et non pas à quelques rares privilégiés, mais à tous ceux qui sont capables de ce don, à tous les êtres spirituels, anges et hommes. A tous, en les appelant à l'état surnaturel, il offre une part de sa propre vie, il permet d'entrer dans son activité bienheureuse de connaissance et d'amour. Qu'ils ne repoussent pas ce don magnifique, et ils participent à la nature divine, cette nature se retrouve en eux. Et donc l'amour que nous portons à cette nature la suit jusque-là. Notre charité s'étend à tous ces bénéficiaires de la grâce; elle les embrasse tous, ceux qui ont déjà part à ce don et ceux qui, sans le posséder encore, lui demeurent ouverts : les anges et bienheureux du paradis, les âmes du purgatoire, les justes de la terre, les pécheurs de ce monde toujours appelés à se convertir. Elle se détourne seulement des démons et des damnés, qui ont repoussé à jamais et d'une façon irrévocable la vie divine.

En cet immense développement, elle demeure parfaitement une, car elle garde le même objet, la nature divine, qu'elle saisit en ses dérivations après l'avoir contemplée en sa source parfaite. Et, par suite, cette expansion lui est essentielle et garantit seule sa vérité : « Si vous prétendez aimer Dieu et que vous n'aimiez pas vos frères, vous mentez » (I Jean, IV, 20).

*
* *

Développement de la charité pour Dieu, la charité pour le prochain est un mouvement de la volonté, non de la sensibilité. Sans doute un élan sensible peut la soutenir et lui donner heureusement du corps; mais parfois il lui manque complètement. Peu importe : elle a son siège plus haut, dans la volonté même. Là elle est un mouvement très spontané et, sur le plan de la grâce sanctifiante, très naturel. Une comparaison prise de l'ordre purement humain illustre cette importante vérité.

Nous éprouvons de la bienveillance pour les autres hommes. Pourquoi ? Parce qu'à les voir vivre nous saîsissons, à travers l'identité de leur vie et de la nôtre, leur communauté de nature avec nous. En conséquence, la nature humaine qui est en nous ne peut se désintéresser de la nature humaine qui est en eux. Nous nous sentons solidaires de leur prospérité ou de leur infortune; nous y sommes engagés; nous y avons part; nous les aimons comme d'autres nous-mêmes. Si nous n'éprouvions pas ce sentiment nous passerions (notons la force et la justesse du mot) pour « dénaturés ».

Or la charité pour le prochain se présente au plan de la grâce comme ce sentiment d'humanité au plan purement humain : elle repose sur une communauté de nature, et de la nature la plus réelle qui soit, la nature divine. Quelle erreur, par suite, de la regarder comme

une contrainte imposée par un dur commandement et contraire à nos tendances profondes! Non; elle est en nous aussi libre et cordiale que la fraternité humaine, étant un mouvement tout spontané de notre nature divine. Et nous l'éprouvons ainsi même à l'égard de nos ennemis. Leur hostilité gêne son développement et modifie son exercice, mais ne la détruit pas, non plus qu'elle ne détruit la cordialité qui rapproche entre eux les hommes. En leur fond ces deux amitiés ne connaissent pas d'ennemis : elles ne connaissent que des semblables, selon la nature humaine ou selon la nature divine.

Puissions-nous, par ces explications, bien saisir nous-mêmes et faire saisir avec exactitude aux autres le vrai sens de la belle formule : aimer son prochain pour l'amour de Dieu. L'erreur sur ce point est fréquente et très regrettable : d'elle vient en partie, il faut l'avouer, le peu de popularité de la charité chrétienne. Lorsque, soignant quelqu'un ou lui donnant l'aumône, nous lui disons : « Je le fais parce que je vous aime pour l'amour de Dieu », ou plus brièvement : « Je le fais pour l'amour de Dieu », il est souvent porté à penser : « En réalité, ce n'est pas moi que vous aimez, et en tout cas si vous m'aimez, vous le faites par un motif qui est hors de moi. » S'il est incroyant, mal disposé, aigri par la souffrance, il pourra même nous dire avec humeur : « Laissez-moi la paix avec votre charité. Vous parlez toujours de Dieu. A votre amour de commande et qui ne s'adresse pas à moi, je préférerais une once de vraie affection. » Et souvent ce reproche nous gêne un peu. Nous sentons qu'il porte et ne savons que répondre. Mais s'il porte, c'est que nous n'avons pas bien compris, compris à fond, la vraie nature de la charité, que nous ne savons pas discerner la grandeur divine de notre

prochain. Redressons sur ce point notre façon trop superficielle de voir et nous pourrons alors montrer le caractère erroné du reproche qu'on nous adresse. Sans doute la charité nous fait aimer le prochain pour l'amour de Dieu. Mais cela ne signifie pas du tout que nous ne l'aimions pas vraiment lui-même ou que nous l'aimions par ordre. Nous le trouvons, au contraire, en toute vérité, fort aimable. N'a-t-il pas ou ne peut-il pas avoir en lui, et bien à lui, la splendeur de la vie divine ? Dès là comment ne l'aimerions-nous pas d'une affection profonde, spontanée et très cordiale ?

*
* *

En cette affection nous voulons du bien à notre prochain. Non pas n'importe quel bien, mais le bien qui lui sied. Qu'est-ce à dire ?

Avant tout, son bien divin : la grâce ici-bas et la gloire éternelle. Qu'il connaisse Dieu, qu'il l'aime et possède la vie éternelle, tel est l'objet direct et premier de notre charité pour lui, celui qui la définit. N'est-elle pas un élan vers la nature divine ?

Secondairement nous lui voulons tout son bien humain. On rencontre sur ce point beaucoup de timidité ou même d'erreurs. Insistons-y donc un peu, en rappelant le fait que nous avons déjà signalé à propos de notre amour surnaturel de nous-mêmes[2]. Dans le prochain comme en nous la vie divine s'insère dans une nature déjà existante, la nature humaine. Cette nature, considérée en elle-même, est bonne et reflète une perfection divine, car elle vient de Dieu. Subsistant sous la grâce, formant son indispensable soutien, elle peut s'em-

2. Cf. « Amour intéressé et pur amour », *La Vie Spirituelle*, février 1939.

ployer à la servir, et mieux elle est constituée, plus elle se trouve apte à ce service. Dans nos prochains comme en nous-mêmes le surnaturel se présente comme solidaire et en partie dépendant du bien purement humain. Par suite, notre charité pour eux s'étend à ce bien comme à un objet secondaire mais indispensable. Sans doute, à ses yeux, ce bien demeure subordonné à leur vie divine; elle le désire pour eux à ce rang comme auxiliaire. Quelle mesure doit-il atteindre en chacun d'eux pour servir cette vie le mieux possible ? La Providence l'a déterminé, mais nous ignorons la teneur de son décret, et nous ne pouvons sans risque d'erreur vouloir le fixer nous-mêmes. Dès là notre charité n'a qu'une ressource : se montrer très généreuse. Par elle nous devons donc désirer pour nos semblables tout le bien humain normal : le bien corporel, santé, vigueur et beauté; le bien intellectuel et moral; l'aisance ou la fortune utile au rayonnement; de ferventes et fidèles amitiés; une famille et une patrie paisibles et prospères. Et tout cela d'un élan spontané et vigoureux. Comme souvent nous oublions cette loi et restreignons ce bel élan! Nous avons tort. La charité n'a rien d'étroit ni de mesquin; elle tend à se déployer très largement; c'est tout le prochain, sauf son péché, qu'elle aime.

Il en résulte qu'elle peut surnaturaliser toutes nos affections légitimes. Celles-ci sont multiples, et chacune offre sa nuance spéciale selon la diversité de nos prochains et de nos rapports avec eux (parenté, amitié, communauté de pays, de profession, etc.). Mais, nous venons de le voir, le bien de nature qui nous attire vers eux reflète quelque chose de la perfection divine et peut servir leur vie de grâce. Aussi, loin d'exclure l'amour que ce bien éveille en nous, la charité l'accueille volontiers. Elle le purifie, l'affermit et souvent l'accroît; elle

en pénètre les actes, les prend à son compte, les fait siens, les surnaturalise et les rend méritoires. En retour, si cet amour est ardent, elle s'anime de sa ferveur. Avec quelle inégalable et respectueuse tendresse une jeune maman embrasse son premier-né au retour du baptême. C'est bien toujours son fils qu'elle aime, mais c'est aussi l'enfant de Dieu, et ces deux amours en son cœur n'en font qu'un.

*
* *

Comme notre bienveillance pour Dieu, cette bienveillance de charité pour notre prochain prend la double forme de la complaisance et du désir. Nous nous réjouissons du bien qu'il possède; nous lui souhaitons celui qu'il est appelé à posséder et ne possède pas encore. Toutefois, la proportion de ces deux éléments, complaisance et désir, n'est plus ici la même. A l'égard de Dieu dominait la complaisance, parce qu'à son bien essentiel, la perfection de son être, rien, absolument rien ne manque. Mais combien il manque encore à la perfection de beaucoup de nos prochains! Sans doute, notre amitié pour les anges et les bienheureux du paradis a surtout lieu de les féliciter et de se réjouir; elle peut seulement souhaiter pour eux un supplément de gloire accidentelle, et pour les bienheureux la résurrection du corps. Mais ceux de nos semblables qui vivent encore sur terre, quelques dons qu'ils aient déjà reçus de Dieu, ont encore beaucoup plus à en attendre, et pour eux, par suite, nous avons surtout à désirer.

Qu'on nous permette cependant à ce sujet une remarque d'un intérêt fort pratique. Dès cette terre nos semblables ont déjà reçu de Dieu des dons, naturels ou surnaturels. Nous devons nous en réjouir. Cette complaisance cordiale est, à leur égard, un magnifique acte de

charité et constitue le grand remède à nos tendances naturelles de jalousie et d'envie. Nous négligeons souvent ce devoir. Nous consentons sans peine à désirer pour les autres le bien qu'ils n'ont pas; mais constater qu'ils sont déjà largement pourvus de grâces et de mérites, nous nous y refusons, surtout s'ils vivent tout à côté de nous (à l'endroit de ceux qui sont loin, c'est déjà plus facile). On dirait que cette constatation nous diminue. D'instinct nous cherchons à élever notre grandeur sur la ruine de nos semblables; nous craignons que l'intelligence de celui-ci, le désintéressement de celui-là, le courage ou le talent de cet autre n'obscurcissent notre éclat personnel. Gardons-nous vigoureusement de ces petites étroitesses. Apprécions largement le bien possédé par autrui; réjouissons-nous-en de grand cœur; manifestons cette complaisance par nos paroles et nos attitudes; exprimons-la à l'intéressé lui-même avec une discrète mais sincère cordialité. — « Mais vous allez lui donner une tentation d'orgueil! » — « Beaucoup moins que par d'injustes dénigrements contre lesquels d'instinct il regimbera. » — Sachons donc reconnaître volontiers les qualités des autres : toutes ont leur valeur.

Malgré tout, cependant, nos prochains de la terre sont loin d'avoir atteint leur perfection, et notre bienveillance pour eux a plus à désirer qu'à se réjouir. Ce désir doit se montrer agissant; il nous presse de travailler à leur bien, à leur bien divin surtout. Comment le pouvons-nous ? Deux moyens s'offrent : la prière et l'activité apostolique. Notre charité les saisit avec ardeur et les emploie généreusement, selon le mode qui convient à notre vocation individuelle.

Et voici qu'en travaillant ainsi pour nos semblables, nous travaillons pour Dieu lui-même, et du seul labeur pratique que nous puissions lui offrir. Que pouvons-

nous faire pour lui, en effet ? Rien pour son être même : en face de la plénitude de sa perfection, le seul effort possible est celui de la contemplation. Mais nous pouvons contribuer au progrès de sa gloire extérieure, car celle-ci demeure, de siècle en siècle, en voie de réalisation. En quoi consiste cette gloire extérieure de Dieu ? En ce qu'il soit connu et aimé de ses créatures. Et en quoi consiste le bien divin de notre prochain ? En ce qu'il connaisse et aime Dieu. Ce sont donc deux aspects de la même réalité : notre prochain en a le profit et Dieu l'honneur.

De là cette émouvante conclusion : aider nos semblables est accomplir un des désirs essentiels de notre charité pour Dieu. Et non pas seulement en ce sens que notre charité pour le prochain prolonge cette charité d'un prolongement nécessaire, mais parce que, en servant nos frères, nous travaillons directement pour Dieu, et de la seule manière possible. « Je veux que vous sachiez, écrivait avec force sainte Catherine de Sienne, que l'on ne peut aimer Dieu... si ce n'est par le moyen du prochain. Comment cela ? Je vais vous le dire. L'amour que j'ai pour mon Créateur, je ne puis lui en donner à lui-même des preuves. Il est impossible de rendre service à Dieu. Il convient donc d'avoir recours à la créature comme à un intermédiaire, de venir en aide à la créature et de lui rendre ces services que je ne puis rendre à Dieu. Et c'est pourquoi le Christ, s'adressant à saint Pierre, lui demande : Pierre, m'aimes-tu ? Sur sa réponse affirmative, le Christ reprend : Pais mes brebis. Cet amour que tu as pour moi ne peut me faire aucun bien. Fais donc du bien à ton prochain[3]. »

Telle est la grandeur surnaturelle de l'apostolat bien

3. Sainte Catherine de Sienne, *Lettre à Pierre Benuccio*. Gigli, lettre 195; Cartier, lettre 77; Tommaseo-Misciatelli, lettre 103.

ordonné. Sans doute, malgré cette grandeur, la contemplation demeure première et principale de toute manière : elle jaillit de la complaisance pour les perfections divines elles-mêmes, tandis que l'apostolat s'oriente seulement vers la gloire extérieure de Dieu. Mais, naissant comme la contemplation à l'intérieur même de l'amour de Dieu, il se rattache étroitement à elle, au point d'être le signe authentique de sa vérité. Malheur au contemplatif qui, au moins par la prière, ne se dévoue pas au salut des âmes! Dans notre vie spirituelle, comme dans notre vie physique et mieux encore, tout se tient, se lie ensemble et forme une magnifique unité.

*
* *

Notre charité pour le prochain, on vient de le voir, a un programme très vaste : elle aime tous ceux qui possèdent ou peuvent posséder la vie divine; elle leur veut tout leur bien; sa cordiale bienveillance doit souvent se faire active bienfaisance. Ce programme, par son étendue même, n'est-il pas décourageant, voire chimérique ? A s'éparpiller ainsi, la charité ne perd-elle pas toute réalité ? Et le chrétien, qui aime tant le monde, ne mérite-t-il pas le reproche du Misanthrope :

L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

Non, parce que la charité a de l'ordre. Si ses bénéficiaires sont très nombreux, elle ne les aime pas tous également. Elle a ses préférences. Cet ordre n'est pas arbitraire; il tient à sa nature même. Indiquons-en les grands principes.

La charité a pour objet le bien divin. C'est ce bien qu'avant tout elle veut à nos prochains et aime en eux, et elle le leur veut selon que Dieu, notre grand ami, a

décidé de le donner à chacun d'eux. Or tous ne possèdent pas et ne sont pas appelés à posséder ce bien dans une mesure égale. Il faut d'abord les séparer en grandes catégories : anges et bienheureux, âmes du purgatoire, justes, pécheurs de la terre. En outre, dans chacun de ces groupes existent des états spirituels très variés. Au ciel les anges et les bienheureux ont de la Sainte Trinité des visions inégales; sur terre on trouve les conditions les plus diverses, depuis les âmes très avancées en perfection jusqu'aux pécheurs les plus endurcis. Avec une sagesse très spontanée, notre charité tient compte de toutes ces différences. Écho en nous du cœur de Dieu, elle veut un bien plus grand à ceux qu'il aime davantage, à ceux qui sont plus proches de lui, aux meilleurs. Pour eux sa bienveillance se fait plus magnanime, ses complaisances plus larges, ses désirs plus généreux. Elle n'exalte et ne loue pas un élu quelconque avec autant de magnificence que la Vierge Marie, reine du ciel. Elle ne souhaite pas un progrès de gloire à un bienheureux, il ne peut progresser, ni de ne pas pécher à une âme du purgatoire, elle en est entièrement préservée, ni des extases à un débutant, ce ne serait pas de sa condition. Ainsi, à la lumière de la foi, accorde-t-elle sa générosité avec la générosité même de Dieu.

En outre, certains de nos prochains nous tiennent de plus près que d'autres. Des liens spéciaux, voulus par la Providence, nous attachent à eux : le sang, l'amitié, l'appartenance à la même Église, au même pays, à la même famille religieuse, au même métier. Nous appelons par excellence nos parents nos « proches », et tout le monde nous comprend. Or ces liens augmentent la ferveur de notre charité. Celle-ci, tout en ayant pour objet le bien divin, jaillit en effet de notre propre volonté. C'est un feu dont le foyer est en nous. Mais plus

quelqu'un se trouve près d'un foyer, plus il éprouve le bienfait de sa chaleur. Ainsi en est-il du feu de notre charité : sa flamme nous atteint plus vivement nous-mêmes qu'aucun autre et après nous ceux qui nous sont le plus unis, puis son ardeur décroît : la sainteté d'un ami nous cause une joie plus vive que celle d'un inconnu, et nous prions avec plus de ferveur pour notre père que pour un étranger. Quelle erreur donc de penser que la charité, nous élargissant le cœur aux dimensions du cœur de Dieu, diminue notre tendresse particulière pour ceux que la Providence a groupés autour de nous. En toute vérité, elle les chérit plus que les autres. Non pas d'une même préférence que les meilleurs, toutefois. Pour ceux-ci sa bienveillance est plus magnanime : elle leur veut un bien plus grand. Pour nos proches sa bienveillance est plus ardente, ses complaisances plus vives, ses désirs plus fervents : elle veut leur bien avec plus de flamme.

A côté des meilleurs et de nos proches, elle a, enfin, une troisième catégorie de privilégiés, les misérables. Tout amour nous porte à nous attrister des maux de ceux que nous aimons. Cette intime souffrance naît du désir de leur bonheur, dès que ce désir se trouve contrarié. Ainsi se forment en notre cœur toutes nos piétés sensibles et nos naturelles compassions; ainsi de la charité jaillit la vertu de miséricorde. Celle-ci n'est pas un simple émoi, fugitif et aveugle, mais une vraie vertu morale, une ferme et sage disposition de notre volonté. Elle apprécie avec justesse la gravité des misères du prochain, mettant au-dessus de toutes les autres la privation de la vie divine; elle nous en fait souffrir et nous incline à les secourir, d'un vouloir proportionné à cette gravité. Et de même que la charité prend à son compte, en les réglant, toutes nos affections légitimes, elle fait

siennes nos piétés sensibles et naturelles, les surnaturalise et leur impose sa propre sagesse, modérant les unes et excitant les autres. Ainsi née de la charité et soumise à son empire, elle la seconde en son exercice. Par là elle introduit en cet exercice un nouveau principe d'ordre, inverse de l'ordre direct de la charité même. Celle-ci est attirée par la richesse : elle nous attache au prochain en raison de son bien divin. La miséricorde s'incline vers la misère : elle nous sollicite avec prédilection pour les plus délaissés, les plus déshérités, les plus pécheurs. Le Christ est venu sauver ce qui était perdu (Matth., XVIII, 11); le père du prodigue semble oublier tout le reste pour fêter le retour du coupable; un pécheur repentant donne plus de joie au ciel que quatre-vingt-dix-neuf justes (Luc, XV, 7), et les missionnaires quittent leur patrie pour aller travailler au salut de lointains infidèles.

Telles sont les préférences de la charité. En les suivant elle met tous ses bénéficiaires à leur vraie place et paye à chacun d'eux son dû. Cet ordre est fort complexe et demande beaucoup de doigté et de finesse. Devons-nous pour cela avoir une peur inquiète de ne pas bien l'observer ? Non. Outre que ce soin angoissé ne réussirait qu'à nous égarer, il est superflu. Développons seulement notre foi et notre prudence; gardons la droiture de notre cœur. Alors sans y penser nous respecterons cet ordre. Car il n'offre rien d'arbitraire ni de factice et ne s'impose pas à notre charité du dehors, mais exprime sa loi intérieure.

Ainsi, d'un mouvement magnifique et souple, s'étend au prochain notre amitié pour Dieu.

A. LEMONNYER, O. P.

Unité du genre humain et Rédemption

La doctrine catholique de la Rédemption se fonde sur *une double solidarité*; elle peut être ramenée comme, d'ailleurs, tout le christianisme en son essence, à deux hommes : *les deux Adam*. Solidarité naturelle de tout le genre humain en Adam et solidarité surnaturelle dans le « *nouvel Adam* », le Christ. Tous les hommes, absolument tous, parce que tous ne forment qu'une seule et même chair, déchus en Adam, tous également, sans exclusion de personne, régénérés dans le Christ.

Le genre humain, devant Dieu, n'est pas un ramassis d'individus isolés. Aussi ne peut-on avoir une notion exacte, une profonde intelligence de l'œuvre rédemptrice sans « voir dans l'humanité non pas précisément la somme des êtres de même nature qui naissent les uns des autres et se succèdent; non pas même l'ensemble des hommes qui, ayant un commun père et donc faisant partie d'une seule et même espèce, sont unis entre eux, mais bien plutôt, si l'on peut dire, *un seul homme* ».

« Les hommes sont, en effet, tellement unis et dépendants les uns des autres, dans leur nature, dans leur être tant spirituel que corporel, dans leurs pensées, leurs volontés, leurs sentiments et leurs actes; leur vie entière, vertus et fautes, est tellement solidaire qu'il faut les considérer comme un Tout, comme une Unité, comme un

Homme Unique, pour le plan de la Rédemption. Ce ne sont pas les hommes individuels, mais l'humanité entière, s'exprimant sous des milliers de formes dans les individus, qui constitue l'homme total, la plénitude de tous les hommes, qui existe depuis des milliers d'années et qui, des milliers d'années encore, existera[1]. »

Ainsi Adam et toute sa postérité pécheresse sont si un qu'ils ne forment qu'un seul homme, « *le vieil homme* », l'homme coupable. Le « *second premier homme* », le Christ et toute sa génération nouvelle qui « n'est pas née du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu[2] », constituent « *l'homme nouveau* », « *l'homme parfait* ». C'est comme une nouvelle créature « *nova creatura* », une Humanité seconde, issue du « *second Adam* ».

Ce que nous étions en Adam, nous le sommes encore davantage en Jésus-Christ. Les liens de solidarité avec le Chef de cette Humanité nouvelle sont encore plus étroits que ceux qui nous rattachent par la chair, à notre premier père.

L'universalité de la faute originelle nous montre la force de l'unité du genre humain en Adam comme l'universalité de la Rédemption prouve la profondeur de l'unité de tous les rachetés dans le Christ.

Adam et Jésus-Christ sont les représentants officiels de l'Humanité. Leurs actes nous engagent tous; notre sort leur a été confié.

Le premier homme ne s'était pas séparé seul de son Créateur. En lui et par lui, c'était toute la race humaine. En même temps que lui, nous avons tous désobéi. Aux yeux de Dieu, nous nous trouvions tous au paradis terrestre. Nos bras se sont tendus avec le bras de

1. K. Adam, *Le Vrai Visage du Catholicisme*, 20e éd., p. 54.
2. Joan., I, 13.

notre commune mère Ève, pour détacher la pomme de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Et par la bouche d'Adam, nous avons goûté ensemble au fruit défendu.

« Par le péché la mort est entrée dans le monde et ainsi la mort s'est étendue à *tous* les hommes parce que *tous* ont péché[3]. » Et « puisque par un homme est venue la mort, c'est par un homme que vient la Résurrection des morts et comme *tous* meurent *en Adam*, de même aussi, *tous* seront vivifiés *dans le Christ*[4] ». Tous encore, nous étions présents dans un autre jardin, au Jardin des oliviers et, par la chair du Christ, nous avons sué du sang et payé pour la faute commune. C'est notre sang qui circule dans les artères du Sauveur. C'est le sang de la race humaine qui coule pour expier le péché collectif.

« Par la chair qu'il s'est unie, affirme saint Cyrille, il a en lui-même tous les hommes[5]. » Et le Christ ayant en lui tous les hommes, il porte nécessairement tous leurs péchés[6]. C'est ce qui explique l'angoisse et la terreur du Sauveur. Des milliards d'hommes étaient là au jardin et l'entouraient. Pas un seul ne manquait. Un à un il les reconnaissait, couverts de leurs péchés. Le torrent de boue de leurs iniquités s'abattit sur lui avec violence et le submergea. Le Fils de l'Homme disparut sous les flots immondes, mais sa sueur et son sang versés purifièrent l'eau fangeuse. Ce n'est plus un océan d'iniquités, c'est une source abondante de vie éternelle.

C'est nous qui avons péché en Adam; c'est nous aussi qui avons souffert et racheté en Jésus-Christ.

3. Rom., v, 12.
4. I Cor., xv, 21.
5. Contre Nestorius, 1, 1; Patrologie de Migne, t. LXXVI, col. 17. Pères grecs.
6. Agnus Dei *qui tollis peccata mundi*, miserere nobis.

En nous racontant l'histoire du peuple d'Israël, la Bible nous représente la société telle que Dieu l'a créée : *une* comme le corps humain. Iahvé traite son peuple comme *un seul homme*. Israël, c'est la fiancée de Dieu; image chère à maints prophètes et que, plus tard, saint Paul reprendra, en parlant précisément de l'unité nouvelle dans le Corps mystique du Christ. Le peuple entier est comme une seule brebis que l'Éternel aime, une brebis égarée qu'il ramènera paître au Carmel[7]. C'est moins l'Israélite individuellement que le peuple pris collectivement qui est l'objet des complaisances divines.

Ainsi la faute d'Adam, à cause du rôle qui lui a été départi par la Providence, s'est-elle répercutée sur tout le peuple d'Israël, sur l'humanité entière.

« Exilé de l'Éden après sa faute, dit saint Augustin, le premier homme enchaîna à la peine de mort et à la réprobation tous ses descendants, corrompus en sa personne comme dans leur source. Toute la masse du genre humain condamnée était donc plongée dans le malheur, ou plutôt se voyait entraînée et précipitée de maux en maux. »

Mais Dieu, l'Amour infini, prend pitié de l'Humanité. A la solidarité dans le mal, il remédie par une œuvre opposée, une œuvre de solidarité dans le bien. Alors apparaît l'Homme nouveau, l'Homme de l'alliance nouvelle, en qui Dieu hausse à une perfection surnaturelle, l'unité de nature que les hommes possèdent entre eux. L'Humanité entière frappée de mort en Adam est comme recréée en Jésus-Christ. Le Verbe s'incarne et communi-

7. Jér., L, 17-19.

que la vie éternelle à sa nature humaine et cette nature humaine, ainsi rendue vivifiante, répand la vie surnaturelle dans tout l'univers humain. Par le Christ, Dieu nous confère un nouvel être, nous élève à un nouvel ordre de choses.

Dieu « a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, celles qui sont sur la terre, et celles qui sont dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix[8] ». La solidarité universelle s'est faite dans l'oblation du sang du Christ. Et comme, dans l'Éden, Ève participe à la faute, au Calvaire, la « *nouvelle Ève* », Marie collabore à la Rédemption. La Vierge est, en toute vérité, co-rédemptrice du genre humain.

Ce que Jésus-Christ cherchait à réaliser principalement, par son plan hardi de rédemption, c'était de reproduire, le plus parfaitement possible, dans l'Humanité, l'image de Dieu, un en trois personnes, c'est-à-dire l'unification de tous les hommes en un seul Corps mystique vivant de la même vie. C'est là le but ultime de l'Incarnation : l'unité des hommes entre eux dans l'unité du Christ et par le Christ dans l'unité de l'adorable Trinité.

Aussi, en s'incarnant, le Verbe n'a pas seulement pris une nature humaine; il a voulu s'unir à l'Humanité tout entière, à l'Humanité comme un *Tout*. En effet, ce n'est pas à un seul corps et à une seule âme que le Fils de Dieu avait dessein de s'unir, mais à toute la race humaine, à chacun de ses membres. Pour cela, en même temps que sa Personne s'incarnait dans le sein de la Vierge Marie, elle s'associait librement tous les hommes unis par la communauté du sang, elle devenait le chef de cette Humanité nouvelle, comme la tête s'associe et gouverne les autres membres du corps.

8. Col., I, 20.

Sans doute, Jésus-Christ ne s'est pas incarné dans la nature en général, éparse chez tous les hommes. Il a « assumé » une nature « individuée » historique. Toute conception qui conduirait logiquement à une sorte d'union hypostatique du Verbe avec chacun des hommes doit être écartée. Cela dit, il faut aussi affirmer que quiconque est *de* la nature humaine est *du* Christ, à cause de l'Incarnation[9]. »

C'est pourquoi le Corps mystique du Christ comprend virtuellement tous les hommes. Il ne contient pas exclusivement des justes et des bons. « Dans l'aire du Seigneur, aime à répéter saint Augustin, le froment est mêlé à la paille et le mélange doit durer jusqu'au vannage définitif, jusqu'au Jugement dernier. »

Comme l'Humanité issue d'Adam, l'Humanité nouvelle conçue par le Père est, aussi, une en son Fils Jésus, ses membres agissent et influent les uns sur les autres dans les innombrables relations qui les mettent en contact dans la suite des générations qui procèdent les unes des autres.

Cette réalité de l'immense rassemblement de toute l'humanité, unifiée grâce au corps né de la Vierge Marie et mort sur le Calvaire, est ce que la théologie catholique désigne par la forte expression de « Corps mystique du Christ ».

La doctrine du « Corps mystique » est la thèse préférée de saint Paul. Elle revient constamment sous sa plume avec surabondance de comparaisons et de formules. C'est le centre, le fondement de son enseignement dogmatique et moral.

9. F. Charmot, *Le Sacrement de l'Unité*, pp. 112-113.

La subite apparition de Damas, qui l'a lancé dans l'apostolat, lui a révélé le Christ uni à l'Église. « Entouré de lumière, dit saint Augustin, mais les yeux rendus aveugles, pour qu'il vît au dedans. » Que vit-il au dedans ? Que les chrétiens qu'il poursuivait, l'Église, ne faisaient qu'un avec le Christ. « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Le Sauveur ne dit pas : « Pourquoi persécutes-tu mes disciples ? » ce qu'il aurait pu dire avec autant de vérité, puisque lui-même était déjà remonté au Ciel, mais il demande : « Pourquoi me persécutes-tu, moi ? » Paul entendra, jusqu'à la fin de sa vie, cette parole du Christ retentir à son oreille et il va répétant le mystère qu'il a appris.

Il prêche, lui, non pas tant la vie terrestre de Jésus, dont il n'est pas témoin, mais sa vie nouvelle, dans l'Église, qu'il a mission d'enseigner. C'est là « *son Évangile* » ou, comme il le dit plus souvent, le « *mystère* » qu'il a appris directement du Christ et qu'il doit « *mettre en lumière* », mystère de l'unité ineffable du Christ aux chrétiens et des chrétiens entre eux.

Il éprouve l'impuissance des termes à traduire une vérité si profonde et si relevée. Il multiplie et varie les comparaisons et les développements, pour, malgré la faiblesse des mots, éclairer davantage ce mystère d'union. De là, ses nombreuses analogies, ses expressives images. Chacune a son utilité et ses applications pratiques les plus hautes.

Les rapports intimes et transcendants du Christ et de l'Église, saint Paul les compare au *champ* que le Sauveur féconde de son sang divin, au *troupeau* dont il est le bon Pasteur, à la *famille* de Dieu dont le Christ est l'*aîné*, à la *maison* dont il est le *fondement*, au temple saint dont il est la *pierre d'angle*, au *royaume* de Dieu dont Jésus est le fondateur. Cette union est encore repré-

sentée par la communication vitale d'une *plante* à une autre, par le lien sacré qui joint les *époux* entre eux, par l'unité des membres du *corps humain* qui forment un tout indivisible.

Encore que ces analogies s'éclairent réciproquement et que chacune d'elles exprime à sa façon l'unité indicible de l'Église et du Christ, pour lui donner son vrai sens et la traduire d'une manière frappante, rien ne paraît mieux convenir que celle du corps humain.

En effet, c'est cette image qui précise le mieux la pensée de saint Paul. Unis entre nous, nous formons, avec le Christ et dans le Christ, *un seul homme, un homme nouveau, un homme parfait, le Christ mystique.* Il ne s'agit point ici d'une simple figure de langage. C'est, en réalité, un corps à la fois divin et humain, visible et invisible, céleste et terrestre, destiné à former un seul tout de la création matérielle et de la création spirituelle.

Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur l'enseignement du grand Apôtre. D'excellents auteurs contemporains ont étudié, sous ses multiples aspects, la théorie du Corps mystique et en ont exploité les nombreuses conséquences pratiques[10].

Le P. Mersch a mis à la portée des fidèles tous les documents de la tradition sur ce sujet capital et combien actuel qui a pris, dans la pensée chrétienne contemporaine, une place de premier plan, comme si l'Esprit-Saint orientait les âmes vers les aspects du christianisme les mieux appropriés aux besoins de notre époque et spécialement au besoin de fraternité universelle

10. On pourra consulter : F. Prat, *Théologie de saint Paul* (2 vol.); K. Adam, *Vrai Visage du Catholicisme*; J. Anger, *Le Corps mystique de Jésus-Christ*; Mura, *Le Corps mystique du Christ*; Dom C. Marmion, *Le Christ Vie de l'âme*; J. Duperray, *Le Christ dans la vie chrétienne*; F. Charmot, *Le Sacrement de l'Unité*; G. Gasque, *L'Eucharistie et le Corps mystique.*

facilitée par les échanges dans tous les domaines[11]. C'est la doctrine la plus opportune pour tenir en échec le racisme et le séparatisme de plus en plus menaçants chaque jour.

Nous rappellerons simplement certains passages des Épîtres qui éclairent le point de vue particulier où nous nous plaçons.

« Il y a diverses sortes de grâce, dit l'Apôtre, mais toutes viennent d'un seul Esprit... A l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse; à l'autre, une parole de connaissance, selon le même Esprit; à un autre, la foi, par le même Esprit; à un autre, le don des guérisons, par ce seul et même Esprit; à un autre, la puissance d'opérer des miracles; à un autre, la prophétie, à un autre, le discernement des esprits; à un autre, la diversité des langues; à un autre, le don de les interpréter. Mais c'est le seul et même Esprit qui produit tous ces dons, les distribuant à chacun en particulier, comme il lui plaît. »

« Car comme le corps est un, et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, sont un seul corps, ainsi en est-il du Christ. »

« Tous, en effet, nous avons été baptisés dans un seul Esprit, pour former *un seul corps*, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un *seul Esprit*[12]. »

Tous les baptisés forment avec le Christ un *corps unique*, vivant du même Esprit.

Le Christ « est la *tête* du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses, il tienne, lui, la première place[13] ».

11. Émile Mersch, *Le Corps mystique du Christ*, 2 vol., Museum Lessianum, Louvain.
12. I Cor., XII, 4-13.
13. Col., I, 18.

« C'est de lui, le Christ, que tout le corps, bien coordonné et uni ensemble, grâce au secours mutuel des membres qui opèrent chacun selon sa mesure, produit l'accroissement de lui-même pour son propre agrandissement dans la charité[14]. »

Dans cet organisme, vivant, puisqu'il est appelé à croître et à se développer, la personnalité du Christ ne s'efface pas dans la multitude des fidèles qu'il unit à lui, elle demeure nettement marquée, transcendante. Jésus remplit dans le Corps mystique le rôle de la tête dans l'organisme humain. Chez saint Paul, l'idée de tête dépasse même de beaucoup le concept ordinaire de la tête dans le corps humain. C'est le Christ qui est le foyer de tout l'influx vital, la cause et le régulateur de toute croissance de chaque membre et de toute la perfection de l'ensemble.

C'est dans la tête, où se trouve principalement la substance cérébrale, qu'est le siège de la sensibilité et de l'activité du corps; c'est là qu'aboutissent toutes les impressions qui viennent affecter les organes; c'est de là que part le signal des moindres mouvements imprimés aux membres les plus éloigés.

Si le Christ est la tête du Corps mystique, l'Église, elle, représentera cette partie du corps humain que nous appelons *le tronc et les membres*. Elle est le *complément* de la tête[15], son *achèvement*[16].

De l'enseignement de saint Paul comme d'ailleurs de saint Jean, il ressort à l'évidence que les chrétiens, les

14. Eph., IV, 16.
15. Eph., I, 22.
16. Col., I, 20.

membres du Corps mystique, ont avec la tête, le Christ, une union réelle, très intime. Union telle, ou plutôt *unité* comme disent les Pères, qu'on ne peut concevoir que les membres puissent vivre sans la tête, comme la tête, elle-même, puisse être séparée de son complément normal, le corps. Leur unité est l'unité d'un seul tout organique.

C'est donc plus qu'une union de ressemblance et de concorde, qu'une union de charité, qu'une union morale, c'est une union véritable que certains Pères n'ont pas craint de qualifier d'union « *physique* ».

Nous faisons un même corps avec le Christ comme les sarments forment un seul corps avec la tige, le cep. Le Christ n'est pas seulement en communion de chair et de sang avec nous, il nous unit à son être comme le rameau au cep de la vigne. Et dès lors, « c'est bien au sens physique et réel du mot que la branche vit de la vie du cep, et non au sens figuré. Donc entendons aussi que c'est au sens réel, au sens physique du mot que nous vivons (surnaturellement) de la vie de Jésus-Christ[17]. L'union de la main et du pied à la tête, est-ce une simple union morale ? Et l'union des membres entre eux est-elle une union de concorde ? Il s'agit bien là d'unité organique.

« Que venez-vous parler, s'écrie saint Hilaire, d'unanimité, d'unité d'âme et de cœur obtenue par l'accord des volontés ? Si le Seigneur n'avait pensé qu'à nous faire *un* de la sorte, il aurait dû, en toute propriété de termes, prier comme ceci : « Père, de même que nous, nous » voulons la même chose, qu'eux aussi veuillent la » même chose, afin que, par la concorde, nous soyons » tous un. » Allez-vous dire peut-être que celui qui est la Parole ignore le sens des paroles ? et que celui qui est

17. G. Foch, *La Vie Intérieure*, p. 29, 10e éd.

la Vérité n'a pas su parler en vérité ? et que la Sagesse a proféré de vaines paroles ? et que la Force a été faible au point de ne pouvoir exprimer ce qu'elle voulait ? Non, non, c'est en paroles vraies et exactes qu'il a exposé les mystères évangéliques. Il ne s'adressait pas seulement à notre intelligence, mais à notre foi, quand il disait : « Qu'ils soient tous un, comme toi, Père, en moi, et moi » en toi, qu'eux aussi soient en nous! » (Joa., XVII, 21). D'abord, c'est la demande faite pour eux : « Qu'ils soient tous un. » Ensuite, il montre le terme de cette unité dans l'exemple de l'unité « divine », en disant : « Comme toi, » Père, tu es en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient en » nous. » Comme le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père, ainsi, à la manière de cette unité, il faudra que tous soient un dans le Père et le Fils[18]. »

Chaque fois que le Christ parle de notre union avec Lui et entre nous, il la détermine par la même comparaison, celle de son unité avec le Père.

C'est donc une union réelle et ontologique; vraiment et réellement, nous sommes tous un en lui, comme lui est un avec le Père. Les membres sont unis à la tête, le Christ, d'une union si intime, qu'après l'union ineffable qui, du Fils de Dieu et Jésus-Christ ne fait qu'une seule personne, il est impossible d'en concevoir aucune plus réelle et plus intime. Union mystique ne veut point dire union métaphorique. « Il doit être entendu, dit le P. Mersch, que ce terme (mystique) n'est nullement synonyme de vaporeux, de semi-réel. Il signifie, au contraire, quelque chose qui dépasse, en plénitude et en réalité, les objets de la nature, et, aussi, les idées positives que peut se former notre raison[19]. » De son côté,

18. *De Trinitate*, VIII, 11; Patrologie de Migne, t. X, col. 243. Pères latins.

19. E. Mersch, *Le Corps mystique du Christ*, t. I, Introduction, p. XXIV.

Dom Marmion précise qu'on appelle ce corps « mystique, non seulement pour le distinguer du corps matériel du Christ, mais pour marquer le caractère à la fois surnaturel et intime de l'union du Christ avec l'Église [20] ».

Mystique signifie ici mystérieux ; on comprend dès lors qu'il n'est pas aisé de préciser le caractère de cette union transcendante, de la définir en termes trop didactiques; saint Paul lui-même, qui s'est efforcé de nous rendre compte de sa nature, avait conscience de n'y parvenir qu'imparfaitement. Mais il nous semble qu'il soit difficile d'exagérer le degré d'intimité de cette union, une fois écartée l'idée d'identification totale du chrétien au Christ, de fusion ou d'absorption panthéistique, d'inadmissible union hypostatique.

Et c'est là un point sur lequel il importe d'insister : l'individualité subsistante de chaque membre, ou plutôt de chaque cellule de ce corps parfaitement organisé.

Nous sommes appelés à faire avec le Christ et tous les élus un Christ total, « tout en gardant notre personnalité, comme la lampe recevant le courant garde les éléments qui la composaient et, loin d'être anéantie par cet afflux, y trouve au contraire, avec sa lumière, tout son accomplissement, toute sa valeur et toute sa beauté [21] ».

C'est toujours comme *Chef* de l'Humanité, comme *Tête* du Corps mystique, que le Christ agit. Dès lors, dans l'œuvre capitale de la Rédemption du monde, il ne peut être nullement question de séparer, dans son action, la tête des membres. Jésus-Christ n'opère jamais

20. Dom Columba Marmion, *Le Christ Vie de l'âme*, note p. 114.
21. P. de Parvillez, *Études* du 20 novembre 1936.

dans ses membres, mais, au contraire, toujours par leur unité. Sans ses membres, le Christ-Rédempteur ne serait pas; comme sans Lui, eux-mêmes ne seraient rien dans l'ordre du salut.

Pour opérer notre salut, le Sauveur n'a donc pas simplement payé pour nous, il ne s'est pas substitué à nous, il nous a plutôt associés avec Lui. Mystiquement, mais très réellement, Jésus-Christ s'est solidarisé et s'est identifié avec chacun des membres du genre humain. Par la chair qu'il s'est unie, l'Homme-Dieu nous portait tous en lui. Aussi, tous nous sommes morts avec Lui pour ressusciter avec Lui : « La charité de Jésus-Christ nous presse; estimant ceci, que si un est mort pour tous, *tous aussi sont morts en un seul*[22]. »

« La tête ne peut rien sans le corps, l'organisme n'a son jeu normal que s'il ne manque aucun organe. De même le Christ sans l'Église serait *incomplet* : incomplet comme rédempteur, puisque la grâce qu'il possède pour la répandre serait inactive; incomplet comme second Adam, puisqu'il n'est tel que par son caractère représentatif; incomplet comme Christ, puisque le Christ est aussi, dans saint Paul, une personnalité collective[23]. » Sans l'Église, et il faut entendre l'Église entière : triomphante, souffrante militante, le Christ serait mutilé, comme une tête sans corps. La formule est énergique. Saint Paul, cependant, l'a dit et redit : le Christ sans les fidèles manque de totalité. C'est, par conséquent, le Christ collectif, c'est-à-dire le Christ uni à ses membres et formant ensemble un seul homme aux yeux du Créateur, qui est Sauveur. Les saints Pères, et particulièrement saint Augustin, ont multiplié les expressions pour désigner ce « Christ collectif ». Ils l'ap-

22. II Col., v, 14.
23. F. Prat, *Théologie de saint Paul*, t. II, p. 408.

pellent le « Christ total », *Christus totus*; le « Tout », *Totum*; le « Christ un », *Christus unus*; l' « Homme un », *unus Homo*; le Christ universel », *Christus universalis*. Tous les membres qui forment le corps du Christ, qui prolongent sa vie, participent par le fait même à sa mission rédemptrice. La loi qui préside à la vie du Chef (le Christ) préside à la vie du Corps mystique tout entier. On ne peut séparer la tête des membres. Les membres collaborent en commun, à leur manière, avec la tête rédemptrice; mais il faut insister sur cette réserve : à leur manière, c'est-à-dire autrement que la tête.

C'est pourquoi la Rédemption s'est faite au Calvaire, mais elle se fait et doit se faire encore tous les jours, tant que le monde subsistera. Complète, certes, surabondante même, « copieuse » selon le terme de la Sainte Écriture, la Rédemption est, en quelque sorte, pourtant inachevée.

Saint Paul le déclare très nettement : « *Je complète dans ma chair ce qui manque aux tribulations du Christ pour son corps, qui est l'Église*[24]. » Il y a un « *manque* » que l'Apôtre fournit. Ce n'est pas une simple application des mérites de la Passion à sa propre personne qu'entend ici l'Apôtre, car il ajoute : « *pour son corps qui est l'Église* », c'est-à-dire pour tous.

Prisonnier à Rome, saint Paul écrit à Timothée : « J'endure l'épreuve jusqu'aux chaînes comme un malfaiteur... *je supporte tout pour le bien des élus*, afin qu'eux aussi aient part au salut qui est dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle[25]. »

24. Col., I, 24.

25. II Tim., II, 8. — Non qu'il manque quelque chose aux mérites du Christ considérés dans leur valeur rédemptrice universelle — du point de vue essentiel —, mais il leur manque d'exis-

Saint Augustin, interprétant saint Paul, nous dit : « Jésus-Christ a souffert tout ce qu'il devait souffrir. Élevé en croix, il a dit : « Tout est consommé. » C'est-à-dire rien ne manque à la mesure de ses souffrances. Il a accompli en lui tout ce que les prophètes ont annoncé. Les souffrances du Christ sont complètes. Oui, mais seulement dans le Chef. *Restent encore à endurer* les souffrances de Jésus dans ses membres[26]. »

Jésus, à Gethsémani, s'est réservé le plus amer du calice, mais il n'a pas bu *tout* le calice. Il a laissé quelques gouttes à ses disciples. Le Christ a répandu tout son sang, mais pas *tout* le sang qui doit régénérer l'Humanité. Le Christ est la tête de l'Humanité à laquelle il s'est intimement uni. Tout le sang de la tête a été versé, reste à couler le sang des membres. C'est à l'Humanité qu'il appartient de consommer l'œuvre rédemptrice.

D'autre part, saint Ambroise et saint Jean Chrysostome expliquent que, comme Jésus et l'Église forment mystiquement un seul corps, une seule vie, ainsi la Passion de Jésus et celle des fidèles forment une seule passion. Les souffrances des membres unis au Christ perpétuent jusqu'au dernier jour du monde la douloureuse Passion du Sauveur. Il faut par nos souffrances individuelles compléter les souffrances du Christ, joindre nos petits sacrifices au grand sacrifice de la Croix, ajouter notre goutte d'eau au calice de vin, suivant l'expressif symbole de la sainte messe.

« La croix que le Christ a soufferte le premier, il ne

ter et d'agir dans tout le Corps, tant que sa grâce n'est pas répandue dans tous ses membres et n'opère pas en eux une « ressemblance » à sa mort et à sa résurrection. C'est ce que va expliquer saint Augustin.

26. Aug., In Ps. 86.

veut pas la souffrir seul, car nous aussi nous sommes rédempteurs. Par solidarité avec nous, Il nous sauve, mais par solidarité avec Lui, nous devons à notre tour sauver et nous et Lui, si l'on ose ainsi parler, Lui en son Corps mystique et nos frères. La liberté qui nous a été donnée, la responsabilité qui s'y attache, la générosité, la fraternité, la fierté humaine l'exigeaient ainsi [27]. »

En Jésus-Christ et pour Jésus-Christ les souffrances des chrétiens ont donc reçu pour destination de compléter, d'achever l'œuvre rédemptrice du Fils de Dieu. Ces souffrances des enfants de Dieu ont été élevées à la dignité de souffrances du Christ, parce que Jésus-Christ en prenant notre chair a déifié en quelque sorte la nature humaine, voulant que « *nous soyons membres de son corps, vraiment de sa chair et de ses os* ».

Le Fils de Dieu ne souffre plus dans son *corps physique*, mais continue toujours à pâtir dans son *Corps Mystique*. Il y a un élément de « Passion » qui fait défaut encore et toujours. Nous avons charge de le fournir. Ce n'est pas une manière de s'exprimer. C'est au pied de la lettre qu'il faut prendre ces paroles de saint Paul : « *Je parfais, j'achève, avec ma propre passion, ce qui manque à la Passion du Christ pour son corps qui est l'Église.* »

Et faut-il expliquer autrement la constance des martyrs ? Sainte Félicité, martyre et mère de martyrs, à qui l'on demandait comment elle pourrait vaincre les tortures des bourreaux, puisqu'elle ne pouvait supporter les douleurs de l'enfantement, répondit : « *Maintenant c'est moi qui souffre; alors il y aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour Lui.* »

Le Christ glorieux ne pouvant plus souffrir, il veut,

27. A.-D. Sertillanges, *La Vie catholique.*

du moins, souffrir pour l'amour de son Père et notre amour, dans la personne de ses membres, en qui il se plaît à se reproduire comme en autant de Jésus souffrants et crucifiés.

Unie au Christ qui est son Chef, l'Humanité doit être avec lui et par lui le propre artisan de sa régénération. Tout seul Jésus ne suffira pas. Il daigne ne pas suffire pour utiliser nos services et sauvegarder notre dignité. En toutes choses, Dieu veut la collaboration, il reste la cause suprême, sans doute, mais il veut qu'auprès de Lui et sous sa dépendance, l'homme réalise sa propre destinée. L'activité humaine gagne à cette loi sa beauté, sa dignité et son mérite.

Cette vérité une fois comprise, combien nous apparaît belle et sublime l'histoire entière de l'Église militante et de ses saints ! Et cependant à constater ce qui *manque* encore à l'Œuvre du Calvaire, on se demande, avec le P. Plus, « si la responsabilité du « manque » ne vient pas de ce que l'on a trop oublié qui était le Christ, le Christ *complet* ; de ce qu'on a trop oublié que, du Christ, nous faisons partie, et donc que tout chrétien doit prendre sa part de la rédemption du monde [28] ». Le « manque » n'est pas du côté du Christ, mais du nôtre, et nous sommes tous responsables de ce que le règne du Christ mette si longtemps à « arriver » pleinement.

Ce serait, par conséquent, méconnaître le sens et la portée de la Rédemption que de la voir réalisée uniquement au Calvaire par un acte passager d'une valeur infinie dont les effets se feraient sentir, depuis dix-neuf

28. R. Plus, *Dans le Christ Jésus.*

cents ans, par une simple imputation des mérites conquis par le grand sacrifice. La mort du Christ est l'expression suprême et exhaustive de l'amour du Fils de Dieu pour son Père et pour nous. Elle est le couronnement d'une vie tout entière rédemptrice. Elle est un sommet, elle est une fin. Mais sur ce sommet où l'œuvre du Sauveur s'achève, sans se terminer, un travail nouveau se reprend qui applique les mérites du Christ et réalise le dessein de libération et de vivification qui est le terme positif de l'économie rédemptrice.

En réalité, la Rédemption dans son sens total, déborde la vie terrestre de Notre-Seigneur. Elle se continue de plus en plus abondante dans l'humanité depuis dix-neuf siècles, et c'est bien le Christ qui conduit l'entreprise de salut et de libération qui ne s'achèvera qu'avec la fin des temps, lorsque le nombre des élus sera complet.

Le Christ ressuscité, avec une nature humaine revivifiée, libérée des entraves de la matérialité, continue à travers les siècles à vivre d'une manière plus proche, plus intime, dans son Corps mystique, l'Église. La vie de Jésus se continue, se prolonge, s'achève et se complète en une certaine manière, dans tous les chrétiens. Par eux, le Sauveur poursuit la grande entreprise du salut du genre humain. Il enseigne par eux la même doctrine : il fait en eux des œuvres toutes semblables à celles qu'il faisait jadis. Il subit les mêmes épreuves, il accomplit les mêmes destinées.

Cœur du Corps mystique, c'est le Christ qui distribue la vie à tous et la porte jusqu'aux extrémités des membres. « Comme l'âme anime et meut le corps, qui, sans elle, serait inerte, ainsi, dit Origène, le Verbe donne force et mouvement pour le bien à tout ce corps qui est l'Église; il meut chaque membre de l'Église et aucun

ne fait rien sans lui[29]. » Mais si aucun membre ne fait rien sans le secours de la tête, la tête à son tour ne fait rien sans l'intermédiaire des membres.

Les membres ont donc une fonction à remplir, fonction subordonnée, sans doute, mais fonction essentielle, indispensable. Instruments de l'œuvre rédemptrice, nous avons mission de l'étendre et de l'intensifier comme aussi faculté de la restreindre et même de la contrecarrer. Sublime dignité de l'homme associé à l'action divine, mais aussi terrible responsabilité du chrétien !

La fonction du Christ, Sauveur de l'humanité, demeure en quelque sorte potentielle, à l'état d'attente tant que la vertu de sa Passion n'est pas devenue, effectivement, en nous et par nous, en nos frères, principe de vie. Le salut, universel en droit, ne se réalise en fait que dans la mesure où nous répondons à l'appel du Sauveur et nous soumettons à son afflux sanctificateur.

Le Christ n'a pas tout réalisé. Il n'a pas voulu tout faire. Il a déposé le germe vital. Il a insufflé l'esprit de vie au jeune organisme et l'a doté de toutes les capacités de développement. Le Christ a confié à ses apôtres, à son Église, le soin de parfaire son œuvre. Il nous a établis les confidents et les coopérateurs de son action salvatrice. « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes[30]. » « En effet, si on est guéri en touchant le bord de la robe de Jésus-Christ pendant qu'elle était sur lui, ne se fait-il pas quelque chose de plus dans saint Paul, lorsque *les linges qui avaient seulement touché son corps, guérissaient les malades à qui on les portait* (Act., XIX, 12) ? Et non seulement les lin-

29. *Contra Celsum*, VI, 48; Patrologie de Migne, t. XI, col. 1373. Pères grecs.
30. Jean, XIV, 12.

ges qui avaient touché le corps des apôtres avaient cette vertu, mais *leur ombre même* : l'ombre qui n'est rien, *quand elle passait sur les malades, ils étaient guéris* (Act., v, 15) [31]. »

Et ceci est conforme aux procédés ordinaires de la Providence divine, laquelle n'a pas coutume de faire immédiatement et par elle-même ce que les causes secondes peuvent réaliser avec son concours. « Le Seigneur, dit sainte Thérèse de Lisieux, a pour nous un amour si incompréhensible, si délicat, qu'il ne veut rien faire sans nous y associer. Le Créateur de l'univers attend la prière d'une pauvre petite âme pour en sauver une multitude d'autres, rachetées comme elle au prix de son sang. »

Comment ne pas sentir notre âme déchirée par la pensée poignante qu'il y a maintenant en enfer des âmes, peut-être en grand nombre, qui seraient sauvées, qui nous devraient leur éternel bonheur, qui prieraient maintenant au ciel pour nous si nous avions prié, souffert et travaillé pour elles ? — Quand on songe à la valeur d'une âme humaine, qu'on considère le prix qu'elle a coûté au divin Sauveur, qu'on se représente ce que sera pour elle et pour tant d'autres qui dépendent d'elle la privation du Souverain Bien, on reste épouvanté de la responsabilité formidable qui pèserait sur nous si nous ne fournissions pas à la Passion du Christ le « manque » que sa sagesse pleine de miséricorde nous a chargés de combler.

« Rien n'est plus réel, écrit le P. Ramière, que cette grande vocation apostolique inséparable de votre vocation de chrétien. Je ne sais dans quelle mesure la Providence vous destine à coopérer à cette grande œuvre. Je

31. Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, 21e jour.

ne sais si vous devez être comme ce fleuve rapide, dont parle le Prophète, qui, sorti de dessous le seuil de la maison de Dieu, inonda bientôt la plaine et fit fleurir sur ses deux rives une forêt d'arbres majestueux; ou bien si vous ne ressembleriez pas plutôt à la goutte de rosée que Dieu envoie dans le désert à la plante inconnue des hommes. Mais, plus éclatante ou plus humble, votre vocation est certaine; vous n'êtes pas destiné à vous sauver seul. Dans le ciel, vous ne devez pas être sans postérité, car il est écrit que le troupeau du bon Pasteur n'a pas de brebis stérile (Cant., IV, 2)[32]. »

Et Dieu ne requiert pas seulement notre collaboration personnelle pour notre salut individuel et celui de nos frères, il exige la collaboration de la collectivité, en tant que telle, pour le bonheur éternel de l'Humanité, une et indivisible comme son Chef, le Christ. C'est d'ailleurs en travaillant au bien du prochain qu'on assure son propre salut, qu'on réalise son entier développement de membre, dans le plein épanouissement du corps entier à la « taille du Christ ». Qui sauve l'âme de son frère, sauve la sienne.

Aussi quiconque ne participe pas à l'apostolat de l'Église, à l'Action catholique, dans la mesure de ses possibilités, ne vit pas intégralement la vie chrétienne, quels que soient, par ailleurs, ses exercices de piété, ses aumônes, sa fréquentation des sacrements.

On ne peut être pleinement chrétien sans être apôtre.

C'est dans la connaissance de cette vérité et dans sa pratique que réside, en grande part, le salut de notre époque désaxée.

JOSEPH GLASER.

32. Henry Ramière, *L'Apostolat de la Prière*, Introduction.

Notes de Direction

« Venu pour des pécheurs »

« Le Christ Jésus est venu dans ce monde pour sauver des pécheurs. Je suis le premier d'entre eux. » Ainsi s'exprime avec une humble reconnaissance « l'ancien blasphémateur et persécuteur du Christ » à qui « il a plu à Dieu de révéler son Fils ». Aussi ce n'est pas avec sa justice à lui qu'il veut se présenter devant Dieu, mais avec celle qui est dans le Christ. N'appartient-il pas à présent à Celui qui est devenu de par Dieu notre sagesse, notre justice, notre rédemption ? En lui est tout notre espoir. Voilà pourquoi c'est au plus fort du sentiment de sa misère que l'homme peut comprendre le salut apporté par Jésus : « Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? », et tout de suite après, ce cri admirable : « Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Il n'y a désormais aucune condamnation contre ceux qui sont dans le Christ Jésus. »

Ne croit-on pas entendre dans l'âme de Paul la grande parole de l'Évangile : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » ?

*
* *

On a pu dire que le dernier mot de la sagesse antique était dans le fameux : « Connais-toi toi-même. » Non pas dans le sens que vingt siècles de christianisme lui donnent à présent, mais dans son sens original un peu

amer et triste : « Connais que tu n'es que mortel et ne fais pas de rêves qui ne sont pas de ta condition. » Le christianisme reprendra le mot, mais en nous apportant la double révélation et d'une misère bien plus profonde que n'aurait pu le soupçonner la sagesse grecque, et d'une miséricorde divine absolument gratuite bien qu'ardemment désirée : « Connais que tu es créature et pécheur, et cependant aimé. » Et du même coup l'âme se trouvera face à face dans la vérité de son être et de sa misère devant son Créateur et son Sauveur.

Il y a dans le monde une misère tragique qui s'ignore ou qui se dissimule sous un rire, un égoïsme passé à l'état de nature, une inconscience de pensée et de cœur. Ce sont, hélas! les « justes » que le Christ n'est pas venu appeler. Comment le comprendraient-ils ? Ils n'ont pas besoin de médecin. Ils ne connaissent pas leur misère, mais ils ne connaissent pas non plus leur Sauveur.

Il y a aussi une misère qui se connaît et qui en est comme accablée. Le poids du mal est trop grand sur la terre. Tout n'est-il pas une comédie ? Comédie que nous nous jouons à nous-mêmes ou aux autres. Combien, hélas ! de pauvres âmes blessées, aigries, amères et méprisantes! Elles connaissent la misère de la terre, la leur et celle des autres, mais elles la connaissent mal. Elles n'ont pas encore assez d'humilité pour comprendre leur Sauveur, pas encore assez d'humilité et d'espérance pour oser croire qu'il a plu à Dieu de nous aimer, comme nous sommes.

Il y a enfin la misère qui se connaît dans la lumière apportée par Jésus, et qui a trouvé son Sauveur. C'est une misère bénie; c'est une misère sauvée. C'est pour elle que le Christ est venu. Ce fut celle de la pécheresse aux pieds de Jésus. Il n'y a plus alors en présence, face à face, que notre misère et sa Miséricorde. C'est à cette profondeur que la partie se joue. Tous les décors sont tombés, et l'âme dans sa nudité et sa misère va rencontrer son Créateur et son Sauveur. Car Il l'appelle, car « Il est venu appeler les pécheurs ».

*
* *

« La vérité vous délivrera », disait Jésus aux Juifs, et ils lui répondirent : « Nous sommes libres, nous n'avons pas besoin d'être délivrés. » C'étaient des « justes ». Ils ne pouvaient pas reconnaître le Christ.

Beaucoup d'âmes se plaignent de ne pas trouver Dieu. Nous le cherchons à tâtons. N'est-ce pas parce que nous nous estimons « justes » ? Comment serions-nous dès lors appelés ? En fait, il n'y a que l'orgueil qui nous dissimule Dieu. Le cœur simple et droit va à Dieu d'emblée.

Il n'y a que la vérité qui délivre. C'est pourquoi il faut la demander sans peur et la mendier sans cesse. Hors d'elle il ne peut y avoir qu'illusions et inconsistance : « Mon Dieu, faites-moi me connaître comme vous me connaissez. Non pas d'après ce qu'on peut dire de moi ou d'après ce que je puis penser, mais *comme vous me connaissez.* »

Il faut détruire en soi toutes les idoles. Mets-toi dans la vérité. Garde sous tes yeux ta misère en face de Sa Miséricorde. Et tu auras trouvé le Sauveur. Et à nouveau la Joie se lèvera sur ton âme et sur le monde.

Une voyante parisienne
Marie Rousseau

Marie Rousseau ? Un nom bien ignoré, non seulement des historiens du XVII[e] siècle, mais même de beaucoup de chercheurs, que passionne la « petite histoire ». Sans doute, on ne peut guère s'étonner que la femme d'un marchand de vins du carrefour de Buci, qui vécut toute sa vie dans les ruelles misérables qui avoisinent l'église Saint-Sulpice, n'ait pas encore trouvé de biographe. Une sainte de quartier tout au plus... Mais ce n'est pas seulement son obscurité qui a protégé la veuve Rousseau. Il faut, pour s'approcher d'elle, passer par un double fourré peu accessible : celui des Mémoires autographes de M. Olier, bien gardé par les Sulpiciens [1], et le manuscrit des treize volumes verbeux, bâclés, illisibles souvent, qui portent le titre de *Révélations, Visions*, etc... *de Marie Rousseau*. Un fameux fatras...

Vaut-il la peine d'aller y chercher cette figure ? Ne risque-t-on pas de trouver simplement une de ces

1. On comprend d'ailleurs assez bien cette vigilance. Improprement appelés *Mémoires*, ces cahiers de M. Olier comprennent d'abord une brève revue de sa vie, écrite pour le P. Bataille quand il se mit sous sa direction; puis une suite de notations journalières, où sont consignées des pensées, des oraisons, des rêveries, des songes même. Confidences d'une part, destinées à son seul directeur, improvisations d'autre part, jamais mises au point : il serait facile d'abuser de ces notes pour construire une image de M. Olier qui le trahirait.

« voyantes » auxquelles une génération crédule bâtit, sur quelques prophéties vagues et quelques transes suspectes, une renommée qui s'effondre bientôt dans le ridicule ? Le XVII[e] siècle s'est passionné pour les aventures autant que pour les controverses religieuses. Dans le bouillonnement d'une époque débordante de vie, il a admiré un peu pêle-mêle des apôtres et des rêveurs, et confondu parfois l'extraordinaire avec le sublime. Des mystiques authentiques ou douteuses ont fait accourir les mêmes foules auprès de leur grille ou leur cellule : Marie de Valence, Jeanne des Anges, Nicole Tavernier, Antoinette Bourignon, — ou même de leur échoppe, comme ce Claude Leglay qui voyait, les dimanches, des files de carrosses devant sa boutique, où de beaux messieurs venaient l'entendre parler de Dieu. La mode a souvent compté plus que la vraie piété dans ces engouements. A quoi bon, dès lors, s'enfoncer dans le maquis des Mémoires de Marie Rousseau, pour y poursuivre une figure sans intérêt, un personnage surfait par ses contemporains ?

Mais il n'est pas seulement difficile de parler de Marie Rousseau : c'est chose délicate aussi. Car, en dehors de ses propres textes, les principaux témoignages de sa valeur et de son activité spirituelles nous sont venus par M. Olier, qui l'a connue mieux que tout autre. Or il la mettait si haut, et il l'a dit si ingénument, que certains en ont été gênés pour sa mémoire [2]. Bien à tort, semble-

2. Il a même fallu presque la défendre. M. Icard a cru devoir écrire une longue brochure sur les relations de M. Olier et de Marie Rousseau : *Explication sur quelques passages des Mémoires de M. Olier*. Il n'a pas eu de peine à démontrer que cette « liaison de grâce » fut d'une parfaite pureté spirituelle, et qu'elle répondit à des vues providentielles. Nous verrons, au cours de cette étude, qu'elle n'encourut pas davantage le reproche d'illusion ou de naïveté. M. Icard admet seulement que l'un et l'autre ont pu se tromper ensemble sur certaines révélations particulières; mais il n'en compare pas moins l'union de ces deux âmes avec les plus illustres de l'histoire de l'Église : François et Claire d'As-

t-il. Les circonstances qui rapprochèrent ces deux âmes, la concordance de leurs vues surnaturelles, l'aveu et la garantie du religieux éminent qui les dirigea l'une et l'autre, suffisent à expliquer la confiance de M. Olier en Marie Rousseau. Et quant à l'expression de son admiration, si nous y attendions plus de grave réserve, notre surprise est surtout l'effet d'une erreur de psychologie. Cette hardiesse dans l'ingénuité, ce goût du sublime, cette familiarité avec le surnaturel, ce sont les traits de l'homme et la couleur même de l'époque.

Écoutons donc quelques-uns de ces témoignages, assez surprenants, en effet, au premier abord :

> Quoique cette femme soit d'une basse naissance et d'une condition qu'on a presque honte de nommer, elle est toutefois le conseil et la lumière des personnes de Paris les plus illustres par leur extraction et des âmes les plus élevées en vertu et en grâce. Les princesses recommandent à ses prières leurs affaires les plus importantes, ont recours à ses conseils. M^me^ la duchesse d'Orléans, M^me^ la princesse de Condé, les duchesses d'Aiguillon et d'Elbeuf, la maréchale de La Châtre et plusieurs dames se tiennent heureuses de la voir; j'ai vu une dame de pareille condition qui n'osait même approcher d'elle. Je ne connais point d'âmes saintes qui ne s'estiment heureuses d'apprendre de sa bouche les voies qu'elles doivent suivre pour aller à Dieu; il n'y a point d'hommes apostoliques, de missionnaires, qui n'aillent s'instruire auprès d'elle... Le P. Eudes, ce grand prédicateur, la merveille de notre siècle, est venu la voir souvent; le P. de Condren, général de l'Oratoire, l'avait vue et consultée pour lui-même. M^lle^ Mance, que Dieu a suscitée pour aller aider à la fondation de l'Église du Canada, n'a entrepris ce dessein qu'après avoir reçu l'approbation de cette sainte femme, et ne l'a exécuté que par ses conseils et par

sise, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, Vincent de Paul et Mlle Legras.

M. Faillon, dit-on, recommença sa *Vie de M. Olier* lorsqu'il eut connaissance des Mémoires de Marie Rousseau, estimant qu'il n'avait pas assez marqué l'influence et l'action de cette femme sur l'œuvre d'Olier.

déférence à ses lumières. C'est elle qui conseille, qui dirige M. du Coudray, suscité visiblement de Dieu pour les missions du Levant et pour la défense de l'Église contre les Turcs; elle l'avertit de tout ce qu'il doit faire, et tout s'avance par ses avis avec un succès merveilleux. C'est elle encore qui sert de guide à l'homme que Dieu a choisi pour l'établissement de l'Église du Canada, M. Le Royer de la Dauversière; quoique ce grand serviteur de Dieu soit très éclairé dans les choses qui concernent sa mission, il regarde comme une grâce signalée de converser avec elle et de recevoir ses conseils sur les affaires les plus importantes de ce pays. Ainsi en est-il de Dom Jacques, Chartreux, comparable par son zèle à Élie, qui ose bien attaquer les plus puissants du siècle pour leur reprocher en face leurs vices et leur orgueil; il se tient heureux de lui exposer ses desseins, et les poursuit avec une nouvelle ardeur, que cette sainte a le pouvoir d'exciter ou de modérer par ses paroles. Un conseiller d'État suit en tout ses conseils pour la cause de Dieu, et par ses avis il a procuré de grands biens à l'Église... Je passe sous silence des personnes de tout état, je parle des plus considérables de Paris : je les connais et je les vois, mais leur réputation m'empêche de les nommer. Quand on voit ces serviteurs de Dieu et ces hommes apostoliques que Dieu donne maintenant à l'Église de France venir consulter cette sainte âme et se faire comme un devoir de suivre ses avis, on croirait voir la Très Sainte Vierge qui gouvernait autrefois l'Église et conduisait tous les Apôtres après l'ascension du Sauveur [3].

Bien qu'il soit appuyé de faits et de références, n'y a-t-il pas là un premier jugement hâtif ou exagéré, que M. Olier, parlant de Marie Rousseau à maintes reprises [4],

3. Marie Alvequin, une Bénédictine de Montmartre, passait aussi pour une voyante. « Les plus grands hommes de son siècle se faisaient une douce consolation d'entrer dans ses conseils et de participer à ses lumières » (Marivaut, cité par H. Bremond, t. II, p. 457). M. Bremond nous a montré plusieurs fois « l'élite chrétienne de cette époque, insatiable dans son désir d'approcher les amis de Dieu ».

4. Voir en particulier le tome II des *Mémoires*, pp. 33, 48-51, 57, 223, 251, 366, 425, 482-483. Au tome VI, pp. 89 à 107.

a pu corriger plus tard? Mais non: partout, il l'a confirmé. Un jour, il écrit :

> Je ne dirai pas l'effet extraordinaire de ses paroles, qui touchent si vivement les cœurs que vous voyez des hommes tout changés après quelques mots qu'elle leur adresse. On n'en voit aucun, quelque saint qu'il soit déjà, qui ne rapporte de ses entretiens un nouveau courage pour se livrer au service de Dieu et au salut du prochain. Elle produit chez les plus éminents en sainteté des effets surprenants, par des paroles simples et naïves qui portent dans les cœurs la lumière en même temps qu'elles les embrasent de l'amour de Dieu. Quand elle est consultée, elle répond de la manière la plus simple... Dans son langage grossier, il n'y a rien cependant que de conforme à la foi et à la sagesse divine. Quelquefois elle a donné des avis contraires à ceux des personnes les plus éclairées dans la sagesse de Dieu... et l'expérience a toujours montré que ces personnes étaient obligées de revenir à son sentiment. Dieu montre visiblement par elle son pouvoir absolu : elle n'a qu'à parler et d'un mot elle fait ce qu'elle dit, ce qu'elle veut et ce qu'elle demande; et cela sans extérieur, sans gestes, sans faste, sans ces dehors qui persuadent et gagnent ordinairement les cœurs. Elle ne cherche rien et ne dit rien pour elle-même; c'est Dieu qui parle par elle et qui rend sa parole si efficace. Ainsi, d'un seul mot elle a fait bâtir des hôpitaux, celui de M^lle^ de Lestang, celui de La Rochefoucauld. Enfin il faut que tout le bien qui s'opère aujourd'hui passe en quelque sorte par ses mains, principalement toutes les grandes entreprises qui se font dans la capitale, comme nous le voyons de nos yeux...

Comment discuter un tel constat, dressé par l'homme le plus renseigné? D'ailleurs, M. Olier ne cesse de dire sa reconnaissance personnelle envers la sainte veuve :

> Je prie la bonté divine de me conserver toujours dans l'esprit l'honneur et le respect que je dois à une âme si sainte et si divine. Que ne dois-je pas à Dieu de m'avoir donné pour fils à cette créature, et qu'il ait bien voulu me la donner pour mère, avec des marques si expresses que l'on n'en peut douter?

Comment douter, devant des témoignages aussi précis, aussi chaleureux, que la figure de Marie Rousseau mérite d'être tirée de l'ombre ? A travers le nuage à la fois caligineux et fulgurant de ses Mémoires, essayons donc de la mettre en sa juste lumière.

On ne sait même pas où naquit la petite Marie de Gournay, qui épousa un jour David Rousseau. A Pontoise, comme on l'a cru longtemps, sur la foi d'un passage des Mémoires de M. Olier ? Mais aucun registre n'en témoigne. Et puis la phrase est ambiguë. Non, tout nous suggère que Marie est une enfant du peuple parisien, éveillé, bavard, enthousiaste, généreux. Elle en aura les meilleures vertus. Qu'avec cela on compte beaucoup de Gournay dans le petit commerce ou artisanat parisien au XVII[e] siècle; que Marie ait épousé à seize ans un Parisien : les faits viennent appuyer les inductions psychologiques. Cette femme n'a jamais quitté Paris : laissons-la donc naître dans la bonne ville à laquelle elle appartient par toutes ses fibres, et qu'elle a uniquement aimée.

D'une mention qu'elle fait de ses cinquante ans en son Journal, on conclut qu'elle était née en 1596. Et l'on sait qu'en 1612 elle fut mariée à David Rousseau, lequel figurait parmi les vingt-cinq marchands de vin « privilégiés selon la Cour ». Mariage de voisins ? mariage de rencontre ou d'inclination ? Il est probable que Rousseau, plus riche que Marie, prit une bonne ménagère qui l'aiderait à tenir sa maison, et son cabaret.

Car son industrie était multiple. Marchand de vins en gros, fournisseur de la Cour, autorisé par privilège à la suivre dans ses déplacements, il débitait aussi la boisson chez lui, près de la porte de Bussy. Et, de surcroît, il « tenait assiette », c'est-à-dire qu'il donnait à manger comme à boire. On trouva dans sa succession, avec quelques bons meubles, de la vaisselle d'argent, qui ne pouvait être pour son usage personnel, mais pour les

repas qu'il servait aux gens de qualité. La bonne société de l'époque fréquentait volontiers le cabaret, ou même le tripot, à l'exemple du roi Henri. La mode de s'encanailler date de loin. Enfin, sans vouloir préciser ce que nous ignorons, il est vraisemblable que la tenancière vit, autour de ses tables et de son comptoir, des gens de toute condition. Dix-huit ans durant, elle fut mêlée à l'humanité la plus bigarrée, souvent la plus suspecte — car le faubourg Saint-Germain n'éveillait point alors, comme aujourd'hui, l'image d'un quartier aristocratique, mais bien plutôt crapuleux. On l'appelait la « sentine » de Paris.

D'autres en auraient profité seulement pour amasser fortune et se retirer bien pourvus. Marie Rousseau, tout en faisant prospérer l'établissement (car son testament montre qu'il avait produit dix-sept mille livres) en usa surtout pour se livrer à un apostolat quotidien, libre et familier, parmi les brebis perdues du quartier. La Providence semblait les mettre entre ses mains, et tout son cœur l'y appelait. Bien que nous ne sachions rien de son enfance, il est probable que Marie de Gournay s'était donnée de bonne heure à l'amour et au service de Dieu. S'il est un tempérament, une vocation, mystiques, c'est bien ceux de cette jeune femme. On n'aperçoit aucun événement d'importance, aucune brusque secousse qui l'aient jetée à Dieu : mais un élan spontané de son âme. On s'étonnerait même qu'elle ait accepté le mariage, si l'on ne savait que les mœurs de l'époque ne permettaient guère aux filles de disposer d'elles-mêmes. Ainsi, juste vers ces années-là, la plus insigne de nos mystiques françaises, Marie de l'Incarnation, se laissait engager dans le mariage, contre le gré de son cœur et l'appel divin. On aime d'autant plus à rapprocher ces deux figures qu'on les voit si pareilles dans leur première ferveur d'apostolat. Marie Martin, engagée comme servante dans une maison de transports de son beau-frère, allait se mettre à table avec les rouliers et les débardeurs, pour les empêcher de se soûler et de

blasphémer. « J'étais là, toute seule avec douze ou quinze hommes auxquels, selon les occasions, je parlais de Dieu, ou, quand ils n'y étaient pas disposés, je leur disais quelque chose indifférente pour les récréer, aimant mieux en tout cela me captiver que de les voir offenser Dieu. » Ainsi, dans une pitié toute pareille, l'autre jeune femme suspendait sa prière intérieure pour essayer, tout en servant à boire, de gagner au Christ les âmes de pauvres hères. « Il ne se peut dire », écrit M. Olier, « ce qui se passait en elle et les grâces intérieures qu'elle recevait de Dieu, tout en étant dans le tracas d'un ménage, au milieu d'un ramassis d'ivrognes, de blasphémateurs, bref, de toutes sortes de mauvaises gens : c'est là qu'elle recevait de Dieu des merveilles, et en faisait pour lui, convertissant les pécheurs les plus endiablés du monde, et cela par les paroles les plus simples et les raisons les plus communes qui se puissent imaginer, faisant bien voir la force de l'esprit de Dieu et sa vertu qui étaient en elle ».

Mais Marie Martin, veuve au bout de deux ans, se trouve libre de mener une vie purement spirituelle. Marie Rousseau remplit pendant vingt ans tous les devoirs d'une bonne tavernière, et aussi ceux d'une bonne épouse. Elle prend soin de ne pas demeurer trop longtemps à l'église, et de ne pas se faire gronder par son mari[5]. Elle lui donne cinq enfants : quatre garçons qu'elle établira au mieux, assez avantageusement pour leur condition, et une fille qui se fera religieuse. Bon sens, adresse et vaillance : on ne voit pas que cette petite bourgeoise ait laissé tomber les vertus de sa race. Et pourtant le meilleur, l'essentiel de sa vie demeure si loin de tous les soucis d'ordre humain !

5. « J'avais fort hâte de me confesser, écrit-elle un jour, pour pouvoir m'en aller, craignant de souffrir quelque réprimande de la part d'un mari qui me tenait de court, et auquel je voudrais à présent avoir encore mieux obéi, car qui obéit à son mari, excepté de choses illicites, obéit à Dieu, le mari étant le Dieu de la femme pendant qu'ils sont ensemble. » (14 décembre 1642.)

Il paraît évident, en effet, qu'elle fut très jeune ce qu'on appelle une âme d'oraison, favorisée de grâces d'ordre mystique.

Cependant nul ne la dirigeait encore dans ces voies. Elle semble avoir été jusque vers vingt-trois ans sans rien connaître qu'une piété naïve, qui se satisfaisait bonnement aux églises les plus proches[6]. Un jour, elle s'adressa au P. André, un religieux des Petits-Augustins, dont l'église était voisine. C'était un célèbre prédicateur, homme de finesse et de bon sens. Il la conduisit sagement, insistant sur la pratique des devoirs d'état, et la gardant des faux pas. Mais la prédication l'éloignait souvent de Paris. Avec son assentiment, Marie Rousseau, vers 1625 ou 1626, se mit entre les mains d'un Carme de la rue de Vaugirard, le P. Ignace. Celui-là était un homme d'oraison, et en grande réputation de sainteté. Il reconnut dans sa pénitente une âme capable de se nourrir de l'enseignement des maîtres. « Vous êtes appelée à l'oraison », lui dit-il; « buvez du torrent de notre père Élie. » A partir de ce moment, Marie Rousseau a vraiment un guide; elle apprend à écouter en elle-même la voix de l'Esprit-Saint; et c'est dans ces années-là que naît en elle l'idée d'une mission spirituelle, à laquelle Dieu la convie.

Mission toute pratique, d'ailleurs, et qui, si elle naît d'un appel intérieur, s'inspire aussi des circonstances mêmes de la vie de Marie, de son expérience des besoins qui l'entourent. La conviction se fait peu à peu, chez cette jeune femme, qu'elle doit travailler à la réforme morale de son misérable quartier. Mais comment le pourra-t-elle faire, en dehors de son modeste rayonnement individuel ? Elle s'en effraye, elle dit à Dieu que

6. Le quartier n'en manquait pas. Il y avait d'abord la grande Abbaye de Saint-Germain-des-Prés; la vieille église Saint-Sulpice, Saint-Nicolas du Chardonnet, les Grands et Petits-Augustins, les Carmes de la rue de Vaugirard, le noviciat des Jésuites de la rue du Pot-de-Fer, et combien d'autres ! On s'aperçoit, dans ses Mémoires, que Marie les a fréquentées toutes.

ce n'est pas là « affaire de femme ». Pourtant l'idée grandit en elle, se nourrit peu à peu de toute sa piété; elle devient une grande émotion intérieure, obsédante, une certitude qui se moque de la logique et des obstacles : tous les caractères d'un appel mystique. Et Marie Rousseau ne se trompe pas, en effet ; elle ne fait que prévoir et préparer l'heure de la Providence. Quinze ans plus tard, par une suite d'événements souvent déconcertants, visiblement reliés par un fil surnaturel, elle deviendra l'un des artisans de la réforme du faubourg, de l'œuvre des Séminaires et de la rénovation de Saint-Sulpice. Comment en douter lorsque les ouvriers mêmes de l'œuvre, Olier et ses compagnons, l'ont reconnu et proclamé ? Si son rôle est resté peu connu, c'est qu'elle a surtout prié et peiné dans l'ombre : c'est qu'elle n'a communiqué les « lumières » que Dieu lui donnait dans l'oraison sur les hommes et les événements qu'à ceux auxquels ils pouvaient être utiles. Sans les Mémoires de M. Olier, de M. du Ferrier, et le journal intime que le P. Bataille obligea Marie de tenir à partir de 1639, nous n'en saurions absolument rien. Ce n'est pas que je veuille faire d'elle une fleur de modestie : nous verrons qu'elle a, devant Dieu, de surprenantes, parfois d'extravagantes audaces d'imagination. Mais devant les hommes, elle ne fut qu'humilité, et, sa mission réalisée, ne songea plus qu'à faire le bien sur sa paroisse, de la plus obscure façon. Si elle eut, vers le milieu de sa vie, son heure de collaboration à de grands desseins, ce fut le bon plaisir de Dieu; et nul ne s'en étonnera qui sait qu'Il choisit souvent, pour faire ses affaires, des instruments très humbles et très inattendus.

C'est un triste quartier de la capitale, celui où la destinée a jeté Marie Rousseau. Mêlée par sa profession à la vie quotidienne du peuple, elle est bien placée pour

en sonder la misère intime. Quel poste d'observation, pour une femme aux yeux éveillés, que ce débit de boissons ! Le faubourg Saint-Germain a fâcheuse réputation, et il la mérite, pour des raisons diverses. La première est qu'il est un lieu de refuge pour les malandrins. Ceux qui ont fait quelque mauvais coup, par hasard ou par métier, y vont chercher un asile, parce que le faubourg est sous la justice de l'Abbé de Saint-Germain des Prés, et non des magistrats de Paris[7]. C'est domaine d'Église, au temporel comme au spirituel. Et la justice de l'Abbé (un grand seigneur, Henri de Bourbon, fils bâtard de Henri IV et de la duchesse de Verneuil) est peu active — sinon pour maintenir ses privilèges — et peu redoutable... Aussi des assassins publics y tiennent le haut du pavé, des bandes de voleurs s'y promènent en sécurité. Et des filous de moindre envergure, de modestes tire-laine se rassemblent, le soir, dans les *cours de miracles*, plus nombreuses là que partout ailleurs. Marie Rousseau a-t-elle vu venir à son comptoir cette lie de la population ? En tout cas elle a vécu près d'eux, et entendu plus d'une fois le récit de leurs exploits.

Au faubourg, il y a aussi, plus qu'ailleurs, des hérétiques. L'église des huguenots y est un lieu de refuge pour les ministres, un lieu de ralliement pour le parti[8]. La controverse y bat son plein, la France s'y déchire. Un jour, on y a vu une procession de quatre mille personnes conduite par Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Jeanne d'Albret, parcourir le Pré-aux-Clercs en chantant les *Psaumes* de Marot ; il faudra un édit pour couper court à ces nouveautés. Au reste, on ap-

7. Les échevins et le prévôt des marchands avaient justice sur la rivière et les ports; le faubourg en était séparé précisément par la porte de Bussy et la porte de Nesles.

8. Dans la rue des Marais, « un nommé Le Vicomte louait plusieurs appartements pour servir d'asile assuré aux sectaires qui venaient de Genève ou d'Allemagne à Paris » (Dom Félibien, *Histoire de Paris*).

pelle une partie du quartier la *Petite Genève* : c'est tout dire. Enfin les athées, les libertins, les philosophes, ont aussi là leur citadelle. La superstition y sévit; on y dit des messes noires; à la porte de l'église Saint-Sulpice on vend des caractères de magie, des *Livres de sortilèges.*

Enfin c'est le quartier d'élection pour les duels. L'Église, comme les édits royaux, sont impuissants à arrêter le sang qui coule journellement dans le Pré-aux-Clercs. Un historien de M. Olier dit que, sous son ministère encore, on compta dix-sept rencontres en une seule semaine.

Le voisinage du quartier des Écoles augmente aussi le remue-ménage du faubourg. Débauche, libertinage et querelles tout au long de l'année. Et cette vie trouble se trouve encore fouettée, pendant plusieurs semaines, par le retour de la fameuse foire Saint-Germain, qui se tient dans des galeries couvertes, à deux pas de l'établissement de David Rousseau [9]. On y vend un peu de toüt, mais en particulier, des marchandises de luxe, et elle est devenue le rendez-vous de la belle et de la mauvaise société. Elle commence avec le mois de février; elle empiète sur le Carême; on la prolonge parfois jusqu'à Pâques. C'est un carnaval de deux mois, où tous les milieux de la capitale se coudoient et s'encanaillent [10]. Les descriptions qu'on nous en a laissées ne sont

9. Sur un emplacement plus étendu que celui de l'actuel marché Saint-Germain. Le roi Louis XI, en 1482, avait accordé à l'Abbé et aux religieux de Saint-Germain des Prés, « en considération des pertes qu'ils avaient faites dans les guerres des Anglais et les divisions du royaume », une *foire franche* qui devait durer huit jours. Elle subsistait donc depuis plus d'un siècle et prenait d'année en année plus de vogue et de développement; mais la franchise au profit de l'Abbaye ne durait toujours qu'une semaine.

10. L'année 1609 avait vu naître les « Académies de jeux », funestes « au règlement des mœurs et au bien des familles ». On y voyait « des fils d'avocats, de jeunes financiers, et même des marchands, jouer des pistoles comme leurs pères auraient joué

pas édifiantes. Je me borne à quelques lignes du Journal de l'Estoile, de 1605 :

> Pendant la foire Saint-Germain de cette année, où le roi allait ordinairement se pourmener, se commirent à Paris des émeutes et excès infinis, procédans des débauches de la foire, dans laquelle des pages, laquais, écoliers et soldats des Gardes firent des insolences non accoutumées, se battans dedans et dehors comme en petites batailles rangées, sans qu'on y pût ou voulût donner ordre. Un laquais coupa les deux oreilles à un escolier et les lui mit dans sa pochette, dont les escoliers mutinés se ruans sur tous les laquais qu'ils rencontraient en tuèrent et blessèrent beaucoup... Voilà comme les débauches, qui sont assez communes en matière de foires, furent extraordinaires en icelle, laquelle néanmoins se prolongea jusqu'à Carême-prenant.

Tel est le quartier dont Marie Rousseau, chaque jour, écoute les rumeurs. Mais il y a aussi dans le faubourg, dira-t-on, beaucoup d'églises, et sans doute de braves gens et de bons chrétiens. Marie les connaît toutes, ces églises; il y en a où l'on prie bien, et qu'elle aime, les Petits-Augustins entre autres. Mais, tout auprès d'elle, la grande abbaye est bien délabrée, moralement autant que matériellement : les moines y vivent à la douce, les offices y sont sans ferveur. Un premier essai de réforme a eu lieu en 1513: Guillaume Briçonnet a introduit à Saint-Germain les moines réformés de la congrégation de Chezal-Benoît, les autres se sont retirés. Mais, un siècle plus tard, tout est à recommencer.

Enfin, l'église paroissiale de Marie, Saint-Sulpice, est une pauvre petite église, très insuffisante pour sa popu-

les sous au temps de François Ier... Une seule maison destinée à cet usage fut louée 1400 livres pour les quinze jours que devait durer la foire. Aussi disait-on qu'il y avait dans ces mêmes maisons de jeux de grands cabinets qui se louaient des pistoles par heure; tant la licence était effrénée et les mœurs corrompues » (Dom Félibien).

lation [11]. Sauf aux jours de fête, on n'y voit guère que des femmes. Le cimetière est derrière, les « charniers »; un taverne s'y est installée, où les vivants vont boire sur les os des morts. Les prêtres expédient des messes rapides, qui choquent Marie; et puis ils vont manger le pain bénit, bien arrosé, chez le tavernier, avec leurs pénitentes ou paroissiennes qui ont communié. Le clergé y voisine trop librement avec la crapule; le culte y est tombé, sinon en désuétude, du moins en facilité et en mépris. Il n'est plus guère qu'un gagne-pain pour les prêtres, qui tarifent sans vergogne tous leurs services, et qui ne gardent pas longtemps dans la main la piécette qu'on vient d'y mettre.

Tous ces spectacles, toutes ces mœurs, pouvaient bien inspirer à une femme de cœur et à une chrétienne ardente de grandes tristesses. Marie se met à prier pour les âmes qui l'entourent. Peu à peu — sans doute par l'intermédiaire d'un de ses directeurs? — on lui recommande tel ou tel personnage : un religieux tenté, un seigneur, un ministre. Elle étend sa clientèle, et en même temps son horizon. Du fond de sa chambre, comme d'autres de leur cellule, elle commence à prier pour le bien public, les affaires de l'État, les péchés des grands. Mais ses plus ferventes supplications à Dieu sont pour les prêtres. S'oubliant elle-même, elle prend les intérêts de Dieu comme les siens, elle offre pour eux, dans le secret, une vie pénitente et mortifiée. Et Dieu, en retour, lui donne un œil plus pur, une vue intérieure, où le présent ne fait plus écran sur l'avenir, où le temps glisse sur le plan de l'éternel — sorte de miroir secret où elle connaîtra désormais les choses cachées aux sages, et lira dans les desseins de la Providence, encore obscurs pour tous. Don rare, don toujours douteux et

11. Elle avait alors un territoire étendu, qui comprenait les paroisses actuelles de Saint-Thomas, Sainte-Clotilde Saint-François-Xavier, Notre-Dame des Champs : près de deux cent mille âmes, dit-on. La plus peuplée de Paris, elle était aussi « la plus déréglée ».

inquiétant; privilège dangereux, car l'homme est tenté d'en faire un abus détestable, qu'encourage la curiosité des foules. C'est ici que cette femme révèle sa valeur. On la voyait si bien, derrière son comptoir, tenant boutique des secrets divins ! Mais non : son humilité la préserve d'un usage grossier du don de Dieu; elle en est effrayée plutôt, elle le garde, autant qu'il est possible, dans la pureté de sa fin surnaturelle. « Elle évitait tout ce qui pouvait lui donner la réputation d'une personne de piété », dit M. Olier; et le témoignage de M. du Ferrier, longtemps prévenu contre elle, est pareil. Cependant Dieu l'invite, d'une manière de plus en plus nette et pressante, à participer à ces desseins qu'il lui dévoile. Elle s'en ouvre alors à son directeur, le P. Armand. Il l'interroge, il réfléchit, il lui fait faire de nombreuses communions pour demander à Dieu de l'éclairer. Et bientôt il ne doute plus qu'elle obéisse à un appel surnaturel : c'est lui qui la presse d'y répondre, et qui, passant outre à ses craintes, l'oblige, par un engagement précis, à se consacrer entièrement à la réforme du faubourg Saint-Germain, suivant les occasions et les moyens que la Providence lui donnera. « Le jour même de cette consécration, dit M. Monier, elle en écrivit les termes, et attendit l'heure de Dieu. »

Que penser de ce geste surprenant, de cette singulière lettre de change sur l'invisible? Essayons d'abord de lui trouver quelques explications simplement humaines.

Quand Marie Rousseau rêve d'une réforme spirituelle de son quartier, il y a longtemps que le renouveau religieux de la France est en marche. Il y a longtemps que de grands esprits et d'ardentes bonnes volontés s'ingénient à ramener la ferveur dans les monastères, à refaire un clergé zélé, à éteindre l'hérésie, à évangéliser le peuple abandonné. A Paris, chez les femmes de condition et chez beaucoup de bourgeoises, c'est une véritable émulation : des idées circulent, des œuvres s'organisent, des congrégations se fondent. Rien d'étonnant à ce que Marie Rousseau ait senti autour d'elle ce grand

élan. Elle fréquente des religieux, qui l'entretiennent sans doute des divers mouvements de réforme et de rénovation; au noviciat des Jésuites, rue du Pot-de-Fer, où elle voit le P. Armand, on est certainement fort renseigné. A mesure que sa réputation de sainteté grandit, des gens viennent la voir, lui parler de leurs projets, il est clair qu'elle est au courant de ce qui se passe dans le monde religieux, et que, quand l'idée lui viendra d'y travailler à son tour, elle germera dans un esprit déjà préparé et averti.

Au reste, Marie ne voit-elle pas, dans son voisinage, de pauvres gens comme elle s'employer pour le règne de Dieu? On aperçoit ici, dans la pénombre, quelques figures d'hommes du peuple qui s'étaient faits dans leur quartier les apôtres du Christ : le bon frère Jean Blondeau, qui travaillait avec Claude Bernard, le *pauvre prêtre*, et avec Thomas Le Gaufre; Claude Leglay, un artisan, qui multipliait les charités (nous savons que Marie le connaissait); Jean Clément, un coutelier, Beaumais, un petit mercier, qui se dévouaient à convertir les huguenots, avec une chaleur de cœur plus efficace que les savants arguments. Et sans doute il y en a d'autres. Marie Rousseau n'est donc pas seule, parmi ces francs-tireurs de l'apostolat que le spectacle du mal a suscités au faubourg Saint-Germain.

Mais l'habitude de l'oraison l'entraîne sur un plan supérieur à celui de ces humbles. Elle comprend que la misère morale de son quartier dépend de maux plus vastes, et qu'il faut des remèdes profonds. Elle se met à prier pour le renouvellement de l'ordre sacerdotal. Notons qu'ici aussi elle n'est pas seule : Marie Teyssonnier, la recluse de Valence, prie chaque jour pour le clergé séculier. Et combien d'autres moniales sans doute ! L'idée est dans l'air, elle a déjà donné lieu à bien des tentatives qui n'ont pas réussi, mais la réforme mûrit, s'approche; Marie a pu en entendre parler, être encouragée par un directeur à s'y associer.

Et puis, elle s'élève encore. « J'avais une continuelle

oraison afin d'apaiser le courroux de Dieu sur son peuple. » Elle voit, dans une sorte de vision d'Apocalypse, les péchés des grands, ceux des gens d'Église, et partout « dedans différents logis, les vanités et leurs luxes abominables ».

> J'en ai vu tant que cela m'a fait si grand mal au cœur que jamais je n'ai tant souffert. Alors, l'on m'a dit : « Ne t'afflige point pourtant, car ceux qui me crucifiaient je leur pardonnais et je priais mon Père pour eux — tout de même ceux-ci, lorsque la plupart auront vomi leurs péchés en ma présence, et je leur donnerai un si grand horreur du péché... »

Plus haut encore, son rêve quitte la terre, s'apparente aux desseins éternels. Elle aperçoit, dans la lumière divine, toute la souillure du monde, elle s'offre pour la racheter, purifier la terre :

> Il m'était montré comme nous pouvons imiter la Sainte Vierge qui offre son Fils à son Père comme hostie vivante pour les âmes, et *gagner autant d'âmes en silence* que plusieurs en gagnent en s'attachant à des choses qui ne sont pas nécessaires... Nous devons parler pour lui [Notre-Seigneur] qui est muet au Saint Sacrement, et parachever son œuvre.

Ainsi, toujours elle pense aux âmes; l'oraison de cette mystique est foncièrement altruiste. La mission particulière à laquelle elle s'est donnée s'élargit jusqu'à l'unir à l'amour et à la pitié rédemptrice du Christ. Et, un jour, rendant compte de son oraison, elle écrit cette page où la gaucherie du style et la démarche hésitante de la pensée ne doivent pas nous empêcher de voir une beauté profonde :

> Lors, mon âme a toujours été entretenue des amours qu'il faut avoir pour les âmes quoique l'on ne les connaisse pas, par lesquelles [amours] *il faut que l'âme ait un intérieur tout public et une prière d'esprit qui soit publicque et étendue aux desseins de Jésus-Christ.* Je l'a-

vais lors par sa grâce, mais par un aveuglement il me semblait que cela venait de moi-même; j'avais peur de ne pas bien faire et je doutais si je ne ferais pas mieux de prier pour moi seule. Alors, les yeux de mon âme s'écriaient dedans cette grande vue : Mon Jésus, comment ne vous fâchez-vous pas contre votre pauvre servante ? « Ne vois-tu pas, [me fut-il dit], quand tu voulais aimer autre que moi, que je te faisais voir que tu avais un plus beau objet d'amour que tout autre amour ? Qu'est-ce que ces choses en toi, sinon pour te consumer [?] Donc, ne te regarde pas toi-même en faisant mon œuvre. » Alors mon âme lui dit : « Cela ne se peut faire sans Vous, mon Jésus. Que la foi en Vous seul m'assure de ne jamais quitter de prier pour le prochain. »

Ainsi, d'une part, l'entreprise spirituelle à laquelle Marie Rousseau va consacrer sa vie se déduit assez aisément de quelques raisons humaines : on s'étonne moins, en la reliant aux préoccupations de son milieu, de voir cette tenancière de cabaret se mêler d'événements qui ne sont guère, comme elle disait, affaires de femme. Mais il est clair aussi que cela n'explique pas tout; que l'activité de Marie prend peu à peu le caractère d'une obéissance à l'Esprit divin; et quand nous la verrons se dérouler, entre les années 1639 et 1643, nous y trouverons tant de pressentiments surprenants, tant de prédictions réalisées, qu'elle nous apparaîtra bien, comme à M. Olier, inspirée du ciel. Et nous tâcherons de saisir sur un exemple concret, dans ce jeu compliqué des affaires humaines, la part du Meneur invisible, le « doigt de Dieu » qui conduit la partie.

(*A suivre.*)

Paul Renaudin.

La vie de foi de saint Thomas d'Aquin

Saint Thomas constitue, pour le novice qui prend contact avec lui, quelque chose comme un mystère. Il est un saint : mais où donc est chez lui le secret de sa sainteté?

Dans son œuvre ? Tant de traités, d'argumentations, de commentaires, dans lesquels s'est usée la plus grande part de sa vie, — dans lesquels surtout il a mis les idées qui lui tenaient le plus à cœur...

Il faut bien avouer pourtant que son œuvre est faite plutôt pour déconcerter :

son style peut-être, si impersonnel par lui-même et qui ne livre jamais la moindre confidence;

sa doctrine en tout cas, pour laquelle, même débarrassée de cet apparat scolastique qui porte le cachet du temps, on a prononcé le gros mot de rationalisme (on n'a pas attendu sa mort pour le dire).

Nous sommes loin, certes, de ce souffle mystique qui traverse toute l'œuvre de saint Bonaventure, ou de ces effusions d'âmes ardentes qui irradient les spéculations de maître Albert !

Je sais bien, nous avons l'admirable seconde partie de la *Somme*, où se déploie en grand la spiritualité thomiste,... mais construction combien spéculative, et qui exigerait un bel effort pour se laisser convertir en méditations — n'en déplaise aux diverses tentatives du genre! Le P. Sertillanges exprime la chose élégamment : « Dans ses traités, dit-il, saint Thomas ne mettait que l'or en barres de l'amour. Ces barres, dont la rectitude ramas-

sait tout l'éclat dans une ligne de lumière, chacun devrait les monnayer selon sa frappe[1]... »

Alors on en appelle régulièrement de l'auteur des traités à l'auteur de l'office du Saint-Sacrement. Et c'est à bon droit : la spiritualité de saint Thomas n'apparaît guère qu'ici sous un aspect affectif. Encore est-il que dans cette incomparable merveille la tendresse affleure plus qu'elle n'éclate. Le triomphal *Lauda Sion*, de ce point de vue, ne vaut pas pour l'histoire de la spiritualité l'humble complainte du *Stabat*.

Les œuvres de frère Thomas d'Aquin ont bien gardé le secret du roi.

Mais sa vie ? Sa vie s'efface sous son œuvre : c'est un clerc qui l'a passée à faire ses cours et à écrire ses livres. Ne lui demandez rien d'autre : il reste insensible à un beau panorama et lui préfère les homélies de Chrysostome sur saint Matthieu[2]. Il a perdu le sens des réalités pratiques et oublie même de temps en temps cette aimable vertu d'eutrapélie dont il a si bien parlé (la curie romaine et le roi saint Louis en firent l'expérience[3]. Son aspect ne présente rien de particulièrement attrayant : *magnus*, *grossus*, *brunus*, dit de lui la chronique[4], et Fra Angelico n'est pas pour le contre-

1. *Bulletin de l'Institut catholique de Paris*, 1922, p. 68.

2. Voici le fait : « Un jour que frère Thomas revenait de Saint-Denis à Paris, dès qu'ils furent en vue de la ville, ils se reposèrent quelque peu. Un des frères s'adressant à frère Thomas lui dit : « Père, qu'elle est belle, cette ville de Paris! » Et frère Thomas répondit : « Certes, oui, elle est belle. » « Plût au Ciel qu'elle « fut vôtre », ajouta le frère. Sur quoi frère Thomas : « Et qu'en « ferais-je, moi ? » « Vous la vendriez au roi de France, et avec « le prix vous bâtiriez tous les couvents des Frères Prêcheurs. » « En vérité, j'aimerais mieux les homélies de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu », répondit frère Thomas. (Procès de canonisation, déposition de Barthélemy de Capoue.)

3. Guillaume de Tocco, *Vie de saint Thomas*, XLIV.

4. Par exemple Guillaume de Tocco, *op. cit.*, XXXIX : *Magnus fuit in corpore... coloris triticei... magnum habens caput... aliquantulum calvus.* De même, Procès, déposition du frère Pierre de Saint-Félix : *Fuit magnae staturae, et fuit grossus et calvus in fronte.*

dire. Par tempérament il est la placidité même, le calme en personne, aux antipodes d'un Albert le Grand dont l'émotivité s'inquiète et s'exaspère des oppositions rencontrées jusqu'au sein de son Ordre, et qui même, un jour, acceptera l'épiscopat un peu par lassitude et comme le seul moyen d'en finir.

Avec cela, oui, religieux exemplaire, pieux comme un ange et même favorisé d'extases, plein de zèle pour les âmes, humble, obéissant et mortifié. Ici encore, plein de modération : tout autre qu'un saint Dominique dont les nuits se passaient en rugissements et en flagellations sanglantes, ou qu'une sainte Catherine de Sienne qui se disait le rebut du monde.

Bref, un authentique schéma de sainteté; « pas de sainteté plus classique et, si l'on veut, plus dépouillée d'accidents », a-t-on dit [5]; mais alors en apparence quelque chose de terne, sans visage, intemporel.

... Moins pourtant qu'il ne paraît. C'est le grand mérite de maîtres comme le P. Mandonnet d'avoir fait revivre des textes qui semblaient morts en ressuscitant autour d'eux tout un milieu de polémiques ardentes et d'oppositions acharnées; d'avoir fait surgir, du sein des conflits d'idées, des personnalités vigoureuses aux prises avec des adversaires qui n'étaient pas des abstractions : l'œuvre philosophique et théologique de saint Thomas, on l'oublie trop, porte une date dans l'histoire.

Sa piété aussi... C'est l'heure où, sous l'influence d'un saint Bernard, puis d'un saint François, une tendresse inconnue détend les âmes et où, dirait-on, « la chrétienté tout entière reçoit le don des larmes [6] ».

Toute prière alors semble s'achever en sanglot : regret

5. Th. Deman, *La sainteté de saint Thomas d'Aquin*, in *La Vie Spirituelle*, mars 1935, p. [140].

6. E. Mâle, *L'art religieux de la fin du moyen âge en France*. Paris, 1925, p. 87.

des fautes passées, perspectives des fins dernières, tristesse de notre exil et désir impatient du ciel, amour surtout, et profondément humain, pour Jésus et pour sa Mère; un cantique nouveau s'élève, le même de partout, des cloîtres comme des champs de bataille, des chansons de geste, à travers lequel s'exprime dans une simplicité poignante l'âme délicate et tendre du moyen âge.

Qu'après cela le don des larmes fût un des traits les plus caractéristiques de la piété de saint Thomas, voilà qui, de prime abord inattendu, devient maintenant significatif, *totus perfundebatur lacrymis*[7]. Le chant du *Media Vita* lui dit la misère profonde de notre nature, la messe de chaque jour lui fait ressentir la tristesse des voiles qui lui cachent Dieu[8], la contemplation de l'humanité du Christ, surtout, remet constamment sous ses yeux l'amour de Celui qui s'est fait l'un de nous pour nous sauver.

Car c'est le second trait d'une époque qui s'attache avec passion au Christ selon la chair comme l'on ferait d'un frère ou d'un ami. Ici encore, l'abbé de Clairvaux est l'initiateur, mais après lui comment citer tout? C'est la vie des saints au milieu des grâces d'oraison, des visions et des stigmates, mais c'est aussi la littérature, et le théâtre, et l'art, et la liturgie qui retracent la vie de Jésus dans ses détails les plus humains, depuis les baisers pleins de lait du bébé ou la joie du petit garçon à s'asseoir sur les genoux de son père nourricier (deux traits de saint Bernard[9]), jusqu'aux spasmes du

7. Guillaume de Tocco, *op. cit.*, XXX.

8. On sait combien cet aspect de la dévotion à l'Eucharistie est mis en relief au moyen âge. Cf. par exemple la prière *Summe Sacerdos* (*manducat te angelus ore pleno; manducet te peregrinus homo pro modulo suo...*); saint Bernard, *In cant.*, serm. XXXI, n. 10, XXXIII, n. 3 et 7, XLVIII, n. 6 et 7; les prières de saint Thomas d'Aquin : *Omnipotens sempiterne Deus*, et *Gratias tibi ago*; la strophe *Jesu quem velatum* de l'*Adoro te*; l'*Imitation*, l. IV, c. II, n. 1-2.

9. Saint Bernard, *In assumpt.*, serm. I, n. 4, *P. L.*, 183, 416; *In cant.*, serm. XLIII, n. 5, *P. L.*, 183, 995.

Crucifié et aux lambeaux de chair qu'Angèle de Foligno retrouve entraînés par les clous dans le bois de la croix [10].

Et alors nous voudrions avoir ce sermon de Naples où saint Thomas, prêchant sur la Passion en son dialecte d'origine, était contraint de s'interrompre devant l'émotion des fidèles... Mais serait-ce un hasard que la troisième partie de la *Somme* nous donne, sous une forme lumineuse, une véritable « vie du Christ » méditée et qu'elle soit justement la partie de son œuvre la plus abordable encore à notre piété ? Comme, en tout cas, l'on comprend mieux dans cette ambiance le commerce intime et si souvent miraculeux de saint Thomas avec le Crucifié !

Précisément cette intimité, — *familiaritas stupenda nimis* (l'expression porte d'ailleurs sa date [11]) — est bien encore un trait authentique de la spiritualité médiévale; une véritable fraîcheur de sentiment s'épanouit délicieuse et naïve : la création devient fraternelle et la cour céleste descend sur terre; c'est l'heure où les saints viennent à vous et vous parlent; où les anges vous sourient au portail des cathédrales; où l'Enfant Jésus sur les bras de sa Mère lui fait une caresse ou joue avec un oiseau; où François d'Assise souhaite la bienvenue à notre « sœur » la Mort; où Marie, de façon charmante, apporte aux religieux malades trois pots de confiture « de démesurée odeur et suavité [12] ».

... C'est l'heure où saint Thomas tient parloir avec saint Pierre et saint Paul et d'autres encore, et où pour lui Dieu renouvelle, et en très authentique façon, le savoureux miracle des Fioretti [13].

10. Angèle de Foligno, *Le livre des visions et instructions*, ch. XXXII, p. 131, traduction Hello. Paris, 1910.

11. *Imitation*, l. II, c. 1, n. 1.

12. *Fioretti*, p. 198, traduction Pératé. Paris, 1926.

13. C'est le fameux miracle des harengs : « Maître Jean de Gui, de Piperno, son médecin, lui ayant demandé s'il désirait quelque mets particulier, [Thomas] répondit qu'il n'avait de goût pour

On a souvent relevé les extases de notre saint devant le Saint-Sacrement : il fallait, paraît-il, le tirer par ses habits pour qu'il achevât sa messe. Mais ne sommes-nous pas alors en pleine poussée de dévotion à l'égard de l'Eucharistie ? Pour satisfaire au désir de voir l'hostie, un rite nouveau[14] vient de s'insérer au cœur même de la messe et, avec lui, une foule de prières (dont l'*Adoro te* — qui n'est pas de saint Thomas[15] — sera le type le plus pur); pour lesquelles on ouvre une parenthèse parfois très longue en pleine action liturgique, et l'on s'attarde à adorer la divine Présence.

Il faut se borner. Comment se borner en si attachante chose ? Et, par exemple, quelles pages délicieuses on pourrait écrire sur l'amitié chez les saints du moyen âge : celle de saint Bernard avec son frère Gérard, ou avec Guillaume de Saint-Thierry, ou encore avec cette religieuse à qui il écrivait : « Oh! si tu pouvais lire dans mon cœur ce que Dieu de son doigt a daigné écrire de ton amour ! Entre en ton cœur et, là, regarde le mien et crois-moi, oui, autant d'amour pour toi que tu t'en sens à mon égard[16] »; ce serait encore l'amitié du petit

rien sinon pour cette sorte de harengs dont il avait mangé jadis en France. Le médecin fut très préoccupé de savoir quel remède il pouvait donner à un si grand Docteur, car il était impossible de trouver ce genre de poisson. Étant sorti vers la place du château, il trouva un marchand qui apportait de Terracine une charge de sardines fraîches. Il lui fit poser à terre son fardeau pour chercher si quelque autre poisson n'était pas mélangé aux sardines. Il trouva un panier de harengs frais. Son étonnement fut grand. Jamais, en effet, on n'avait vu cette sorte de poisson dans la région; et le porteur affirmait n'avoir acheté que des sardines » (Guill. de Tocco, *op. cit.*, LVII).

14. Nous voulons parler de l'élévation; cf. Édouard Dumoutet, *Le désir de voir l'hostie et les origines de la dévotion au Saint-Sacrement*, Paris, 1926. Sur les prières d'élévation, cf. le même, *Le Christ selon la chair et la vie liturgique au moyen âge*, chap. v. Paris, 1932.

15. Cf. D. Wilmart, *Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge latin*, pp. 360-414. Paris, 1932.

16. *Epist.* 116, *P. L.*, 182, 263.

pauvre d'Assise pour Frère Léon et Frère Jacqueline ; celles d'un Jourdain de Saxe, d'une Angèle de Foligno, d'un Bienheureux Colombini.

Mais la page la moins prenante ne serait pas celle de l'amitié qui unissait à Thomas d'Aquin Frère Réginald de Piperno.

Bref, à connaître mieux la vie spirituelle du moyen âge, celle de notre saint retrouve ses couleurs fraîches ; en vérité, saint Thomas donne à son temps le symbolique baiser de Dominique et de François.

III

Faudra-t-il donc admettre, et de ce fait même, un divorce dans cette existence dont une partie se passait à l'autel ou en oraison, l'autre à une table de travail ou dans une chaire d'enseignement ? Comment s'y résigner, quand on voit saint Thomas passer de l'une à l'autre sans heurt et, peut-on dire, sans différence! Son œuvre fait partie de sa vie, et sa théologie de sa sainteté.

Il a vécu ses ouvrages. Et, certes, encore un coup, nous n'y trouverons pas un lyrisme débordant. Mais connaissant mieux son âme à la lumière de la spiritualité médiévale, nous la verrons plus souvent affleurer sous les textes.

Parfois, c'est un simple mot, qui autrement n'arrêterait pas, mais qui s'éclaire de toute la piété d'une époque, comme ce *Lugere de dilatione gloriae*, qui se cache dans une réponse de la IIª IIæ[17].

Et c'est parfois tout un article, comme celui qui traite du dynamisme de la grâce baptismale, ou qui condense explicitement les trois oraisons de la Fête-Dieu[18].

Il a vécu ses ouvrages, et ce n'est pas encore assez

17. IIª IIæ, q. 28, a. 2, ad 3.
18. IIIª, q. 69, a. 5; q. 73, a. 4.

dire; il ne s'agit pas simplement d'une compénétration de sa spiritualité et de sa théologie comme de deux régions de son âme ou de deux fractions de sa vie. On ne résoudrait pas le problème de cet apparent dualisme entre la piété tendre du saint et le rationalisme de l'œuvre, en s'efforçant de découvrir je ne sais quel sentimentalisme religieux à travers les pages de celle-ci.

Ce fut précisément l'erreur d'une certaine théologie post-tridentine de laisser croire au dualisme et de vouloir compenser ceci par cela. Mais entre cette théologie et le vrai thomisme il y a toute la différence des statues mouvementées du baroque à nos vierges médiévales; il manque, veux-je dire, un véritable sens de l'incarnation.

L'audacieuse confiance en la raison que respire l'œuvre théologique de saint Thomas, compte tenu d'une certaine intempérance dialectique qui est le fait d'un siècle jeune, comme aussi la cohérence de sa vie spirituelle et de son activité intellectuelle doivent être cherchées et trouvent leur justification dans la structure même de l'ordre surnaturel tel qu'il en conçoit la participation chez l'homme.

Le temps n'est pas encore si loin où tel auteur très connu, dans son souci d'établir la rationalité de la foi, avouait après coup avoir négligé le rôle de la grâce ; celle-ci n'arrivait plus que du dehors sur un acte déjà complet; de l'autre côté, à l'extrême, on sait que l'erreur de Luther fut de creuser un infranchissable abîme entre la nature de l'homme et sa justification par Dieu. Jadis déjà, un Pierre Lombard lui-même se laissait prendre à un mirage en refusant de voir dans la charité une vertu.

Pour saint Thomas, au contraire, la vie divine s'enracine profondément dans la nature humaine; elle s'implante dans l'organisme même de notre agir. La foi est

lumière divine dans une intelligence humaine, surnaturelle à la fois et pleinement nôtre; elle est « vertu », conditionnée dans son exercice par la loi de notre connaissance.

Cette structure de la foi, c'est elle qui fonde la théologie. Car celle-ci, qui ne peut pas être sans la foi et qui, jusqu'en ses plus lointaines déductions, a besoin de la foi pour rester elle-même, — celle-ci, à l'intérieur même de la foi, est une science œuvrant selon son mode humain. Dans le champ de la foi, en dépendance de sa lumière, la théologie fait jouer à la raison son plein rôle : consécration suprême de la nature par la grâce ! Ce qu'on appelle le rationalisme de saint Thomas n'est que l'optimisme que lui inspire semblable conviction... Au fond, c'est du plus pur humanisme chrétien.

Cette structure de la foi, c'est elle enfin qui réalise la cohérence de la vie spirituelle et de la théologie : non pas une harmonie par le dehors et comme un *modus vivendi*, mais une cohérence interne par communauté de principe et d'objet de ce but.

On a voulu parfois faire cheminer théologie et spiritualité selon deux voies parallèles et sans relations nécessaires : on brisait l'unité de structure de la vie divine en l'homme et cette allure rationnelle que lui voyait saint Thomas.

Pour lui, la vie spirituelle est une vie théologale. La vertu de foi s'y exerce; elle en fait la vie normale du chrétien et se prête d'elle-même, quand il le faut, aux imprévisibles impulsions de l'Esprit pour une perception mystique de Dieu qui, d'ailleurs, ne peut jamais dépasser les limites de son champ à elle.

Au regard de cette activité suprême, la théologie est discours, et discours encombrant; c'est sa misère : elle n'est que « paille » et saint Thomas n'écrivit plus du jour de cette vision de Naples qui l'avait à la fois rassasié et découragé. Mais elle est aussi, la théologie, exercice de la vertu de foi, — *fides quaerens intellectum*, — orientée à une intuition et c'est pourquoi elle est non

seulement une partie intégrante de la vie spirituelle, mais un facteur de vie spirituelle.

Notre saint n'est-il pas d'ailleurs lui-même par l'unité si pleinement réalisée de sa spiritualité et de sa théologie la meilleure démonstration de leur statut vertueux et de leur cohérence vitale ? [19]

Il nous semble avoir trouvé le secret de saint Thomas. Voilà donc un homme dont le labeur intellectuel fut prodigieusement fécond en même temps que singulièrement abstrait et dépouillé, — et dont cependant la vie spirituelle revêtait le visage délicieux et frais du plus dévot moyen âge.

Contraste ? Compensation à la manière de ces grands mathématiciens qui souvent sont de grands sensibles ? Non pas. Nulle revanche chez lui du tempérament sur la fonction intellectuelle; nulle trace non plus d'un dualisme dans la vie. Mais, au contraire, une unité organique de la piété et de la théologie, et tellement profonde qu'elle en assume, sans crainte de voir se rompre l'équilibre, le plus audacieux effort rationnel d'une part, de l'autre les aspects les plus touchants de la tendresse médiévale.

L'arbre peut d'autant plus étendre ses branches que ses racines vont plus profond : dans la conception d'un humanisme chrétien, la grâce peut tout intégrer. La vie de saint Thomas en témoigne.

J.-C. Didier,
Faculté de Théologie, Lille.

19. J. Kuhn, cité par M.-D. Chenu, « Position de la théologie », dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, mai 1935, p. 232. C'est un devoir de justice en même temps que d'affectueuse déférence de signaler que ce magistral article est au point de départ de ces lignes.

Vie intime et religieuse du Rme P. Cormier

Pour répondre au désir du T. R. P. Vaissière, Provincial de Toulouse, soucieux de faire bénéficier les âmes des exemples de vertu — disons de sainteté —, du Rme P. Cormier et au besoin de la puissance de son intercession — toutes réserves faites du jugement de notre mère la Sainte Église — une plume bien dominicaine vient de consacrer son souvenir dans une nouvelle étude [1]. Ce n'est point tant son rôle officiel, son activité extérieure, le rayonnement direct de son autorité qu'elle envisage ; mais, suivant la remarque du Rme P. Gillet, Maître Général, c'est la vie intime et religieuse qu'elle nous expose. La « simplicite pleine de grâce » qu'elle y met ne donnera que plus de valeur et de charme à son travail.

C'est bien l'histoire d'une âme que nous retrace l'auteur. La vie extérieure du P. Cormier fut un prodige d'activité.

Entré dans l'Ordre aussitôt après son ordination sacerdotale, admis à la profession, après une longue attente, par une faveur providentielle en dépit du triste état de sa santé, il est associé à l'œuvre de restauration de l'Ordre à laquelle se consacre le P. Jandel.

Successivement sous-maître des novices à Sainte-Sabine, Père Maître et prieur à Corbara, il rentre en France

1. T. Mirbel, *Le P. H.-M. Cormier. Sa vie intime et religieuse.* Préface du Rme P. Gillet, Maître Général de l'Ordre de Saint-Dominique. Éditions du Cerf.

pour reconstituer la province de Toulouse et la gouverner maintes fois : se reposant des fatigues du Provincialat par celles du Priorat dans combien de couvents!

Entre temps, son ministère apostolique est intense; ce sont prédications de carêmes, d'avents, de retraites (spécialement aux prêtres) confessions plus que nombreuses, soins donnés aux communautés de religieuses dont quelques-unes lui doivent leur origine.

Inutile de parler des affaires importantes auxquelles il se trouve mêlé... l'énumération de tous ces travaux serait trop longue.

C'est ensuite l'appel à Rome au Conseil généralice par le R^me^ P. Fruwirth, la nomination à la Procure généralice, et enfin à la dignité et fonction de Général de l'Ordre.

Mais quelle est l'âme de ce prodigieux labeur? Nous la trouvons dans une pensée que le jeune Cormier consigne à son entrée au grand séminaire d'Orléans : « Je suis pénétré de la nécessité de me donner à Dieu. »

Et cette sainte nécessité le subjugue ; sa vie n'est qu'un don continuel à Celui qui avait ravi son cœur.

De là cette contemplation assidue, ce recueillement, cette garde de lui-même, ce besoin de se trouver avec Dieu, de se tenir dans son intimité, de prendre conscience de sa présence et d'agir avec Lui et pour Lui.

De là aussi ce sens profond de la foi qui Le voit en tout; mais aussi ce beau travail de purification où l'âme écarte tout ce qui n'est pas Lui, et où l'on ne comprend la vie que comme le moyen de s'unir à Lui et de vivre de Lui.

Sans doute, le sacrifice intervient; la loi de la mortification et du renoncement s'impose... la nature la trouve dure; mais l'âme la bénit : son amour y découvre le secret d'une union plus étroite avec Celui qui nous a sauvés.

Il ne peut en être autrement à se rappeler l'ineffable excès d'amour que Dieu nous a témoigné en se faisant homme et en mourant pour nous.

Comment vouloir s'attarder en soi-même et en tous ces faux biens de la terre quand on voit Dieu s'abaisser jusqu'à nous au point de devenir un autre nous-même pour faire de nous ses enfants, mourir pour nous racheter du péché et de la mort, se donner à nous par la sainte Eucharistie.

Quand l'âme est fortement saisie de cette réalité, elle ne peut s'arrêter à ce qui passe et qui est au-dessous d'elle. Il lui faut se livrer au Christ Jésus, se donner à Lui, non pas seulement à des heures plus ou moins graves, mais toujours et en tout. Pour elle, rien n'est petit, tout vient de Dieu et tout doit nous conduire à Dieu.

Il y faut de l'effort, du renoncement, le sacrifice s'impose et il est pénible; mais un regard d'amour sur la sainte victime du Calvaire et les résistances de tomber : « Et Lui!... et Lui!... se dit l'âme, et le Christ Jésus que n'a-t-Il pas fait, que n'a-t-Il pas enduré pour moi? » et le beau mystère de l'amour nous incorporant au Christ se poursuit; et cette pauvre âme humaine peut dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Voilà bien cette *nécessité de se donner à Dieu.* On en retrouve le rappel dans tous les écrits spirituels du P. Cormier, notamment dans ses trois retraites progressives; elle apparaît dans ses sermons et jusque dans ses allocutions. Toute sa vie la révélait.

A l'approcher on ne pouvait se défendre d'un sentiment qui dépassait le respect dû au grand âge, à l'autorité, aux très hautes fonctions : c'était comme une impression toute religieuse. Son calme, sa gravité douce, cette maîtrise de soi-même en tout, cette fermeté et cette sûreté de jugement, cette conscience de l'autorité — de ses droits comme de ses devoirs — n'avaient rien d'intimidant ni d'opprimant, mais, de sa personne, de son

attitude, de sa physionomie émanait je ne sais quelle force mystérieuse plus haute que toutes celles de la terre; on sentait cette âme possédée de Dieu et, en tout, vivant de son Esprit.

Cependant, malgré les répugnances de son humilité, la confiance était venue l'appeler aux charges de la vie religieuse : le R^me^ P. Jandel l'avait associé à son œuvre de restauration et de rénovation de l'Ordre.

Et puis, c'était la résurrection et l'administration de la Province de Toulouse et de toutes les œuvres de zèle et d'apostolat qu'elle comporte. Le cher monastère de Prouille avait été relevé de ses ruines.

Plusieurs fois déjà, il avait été question du P. Cormier pour la charge de Général. Une première fois, malgré le désir du Souverain Pontife Léon XIII, son nom avait été écarté. A la mort du P. Larocca, il le fut encore : on trouvait le Père trop âgé et de santé trop débile.

Et voilà que douze ans après il est élu Général de l'Ordre. Il avait soixante-douze ans.

A ceux qui s'étonnaient, un Père de la maison généralice qui l'avait vu à l'œuvre répondait : « Rassurez-vous, il fera plus de travail et de bien que beaucoup de jeunes. »

Et, de fait, il fondait le Collège Angélique alors qu'auparavant on n'avait pas cru devoir bénéficier de la bienveillance que semblait ménager le culte de Léon XIII pour la doctrine de saint Thomas. Et le Collège Angélique vit et prospère, en particulier sous l'heureuse action du Maître général de l'Ordre, le R^me^ P. Gillet. Mais, dès le début, il avait mérité de Pie X, de sainte mémoire, cet éloge plusieurs fois répété : « De tous les Instituts de Rome, le Collège Angélique est le seul où la doctrine de saint Thomas soit donnée dans son intégrité. »

Il va de soi que l'œuvre qui lui était si chère : le maintien et le développement de la vie régulière, fut l'objet de tout son dévouement. Il n'épargnait ni les recommandations, ni les prescriptions, ni les encoura-

gements. Il aurait voulu visiter toutes les Provinces; il le fit en personne pour plusieurs de l'Europe, et, pour celles d'outre-mer, par les vicaires qu'il délégua. Cependant il fut sur le point de s'embarquer pour l'Amérique du Nord : les médecins l'en dissuadèrent en raison des risques de la traversée et de ses fatigues. On est bien en droit de lui appliquer le mot de saint Paul (II Tim., II, 15) : « Il s'est bien montré dans le service de Dieu comme un homme éprouvé, un ouvrier qui n'a point à rougir, dispensant avec droiture la parole de la vérité. »

Mais les années s'écoulaient et l'heure dernière approchait. Le Père vénéré avait déposé sa charge, se refusant à toute démarche de l'Ordre auprès du Souverain Pontife pour en obtenir la prorogation. Il s'était retiré au couvent de Saint-Clément où les Pères irlandais avaient été heureux de l'accueillir. Son séjour n'y fut pas de longue durée.

La terrible maladie ne l'abandonnait pas et manifestait sa présence par d'atroces douleurs héroïquement supportées. L'heure suprême arriva. Le R^me^ Père reçut des mains du R^me^ P. Theissling, son successeur, le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Il renouvela sa profession religieuse. Il bénit sa famille spirituelle et chacun des assistants. Le doux chant du *Salve Regina* s'éleva et le bon serviteur s'en alla vers Celui qu'il avait tant aimé et si bien servi. Mais sa bénédiction n'est-elle pas venue à chacune de nos âmes ? Qu'elle leur vaille la grâce de comprendre comme la sienne « la nécessité de se donner à Dieu ».

Jean Alix, O. P.

TEXTES ANCIENS

SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE

Le mystère de l'Homme-Dieu

Nous donnons ici quelques pages tirées du Commentaire sur saint Jean *de saint Cyrille d'Alexandrie. Elles illustreront, dans leur langage vivant et original, l'étude sur le mystère de l'Homme-Dieu que nous donnons dans le présent Supplément.*

A la fin de son volume : Natur und Gnade *(Mayence, 1861), Scheeben cite un passage des homélies de saint Pierre Chrysologue sur le* Pater, *espérant que cette éloquence vibrante d'enthousiasme, et aussi de profonde humilité, réconfortera le lecteur et le dédommagera de son traité qu'il craint trop scientifique et aride.*

Les Pères de l'Église, en effet, ne s'appliquent guère à des exposés spéculatifs systématiques de notre foi. Tout chez eux est pratique, vivant, spontané ; ils font des homélies, des écrits de circonstance ou de polémique, adaptés aux besoins spirituels de leur temps. Dans ces écrits, cependant, nous pouvons trouver la moelle de notre foi.

Les extraits qui suivent ne traitent pas exclusivement du mystère de l'Incarnation. Chez les Pères, l'Incarnation est toujours liée à notre Rédemption. On pourra se rendre compte néanmoins du sens vivant qu'ils avaient de ce mystère et de la valeur spirituelle qu'ils y voyaient contenue. On remarquera également le rôle important qu'ils font jouer à l'Esprit-Saint.

Le Verbe fait chair rédempteur [1]

« *Et Verbum caro factum est.* »

Par ces paroles, l'Évangéliste parle enfin ouvertement de l'Incarnation. Il dit clairement que le Fils unique est devenu et a été appelé Fils de l'Homme. Cela signifie, en effet, que le Verbe s'est fait chair. C'est la même chose que s'il disait : le Verbe s'est fait homme. Quand il dit cela, il ne nous enseigne rien d'étrange ou d'inusité, puisque la divine Écriture signifie souvent sous l'unique vocable de chair tout l'être vivant, selon ce qui est écrit dans Joël : « *Je répandrai de mon esprit sur toute chair* » (Joël, II, 28). Il ne faut pas croire que l'abondance de l'Esprit divin viendra uniquement sur la chair inanimée de l'homme; cette interprétation serait ridicule. La partie désigne le tout, la chair signifie l'homme. Mais il est nécessaire d'expliquer pour quel motif.

L'homme est un animal raisonnable, mais composé de l'âme et de ce corps fragile et terrestre. Créé et appelé à l'existence par Dieu, n'ayant pas de sa nature l'incorruptibilité et l'immortalité (car ces prérogatives n'appartiennent substantiellement qu'à Dieu seul), il fut marqué de l'esprit de vie; par sa relation avec Dieu, il reçut un bien qui dépassait sa nature. « *Il souffla dans sa face un souffle de vie* », est-il dit, « *et l'homme devint une âme vivante* » (Gen., II, 7). Mais en châtiment de sa transgression, il fut selon la justice privé de la grâce : « *Tu es terre, et tu retourneras dans la terre* » (Gen., III, 19); la chair terrestre fut abandonnée par le souffle de vie, c'est-à-dire par l'Esprit de celui qui dit :

1. Suite du Commentaire sur le Prologue de saint Jean. P. G., 73, 158 ss.

« *Je suis la vie* » (Jean, XIV, 6); l'être vivant devint sujet à la mort dans sa seule chair, l'immortalité de l'âme étant conservée, car c'est à la seule chair qu'il avait été dit : « *Tu es terre et tu retourneras dans la terre.* » Il fallait que ce qui est plus exposé au danger dans l'homme soit sauvé en premier lieu et soit rendu à l'immortalité par son union avec la vie elle-même. Il fallait que ce qui était malade soit délivré de la maladie. Il fallait enfin que par l'union, avec le corps déchu, du Verbe qui vivifie tout d'une manière ineffable, ce châtiment prenne fin : « *Tu es terre et tu retourneras dans la terre.* » Il convenait que la chair, après être devenue la chair du Fils de Dieu, devienne participante de son immortalité. Car il serait étrange de voir le feu communiquer par sa vertu naturelle une qualité sensible à la matière, transformer pour ainsi dire en sa propre nature cette matière en laquelle il est par participation, et de penser que le Verbe de Dieu qui surpasse tout ne puisse pas communiquer à la chair un bien qui lui est propre et naturel, la vie. C'est pour ce motif principalement que j'estime que l'Évangéliste, désignant de préférence l'être vivant par la partie qui avait été affectée en lui, a dit que Dieu était devenu chair, afin qu'apparaissent en même temps la blessure et le remède, le malade et le médecin, ce qui est tombé dans la mort et celui qui suscite à la vie, ce qui devient la proie de la corruption et celui qui chasse la corruption, ce qui est vaincu par la mort et celui qui est supérieur à la mort, ce qui est privé de la vie, et celui qui dispense la vie.

Il ne dit pas que le Verbe est venu à la chair, mais qu'il est devenu chair, afin que tu ne croies pas qu'il est présent en elle comme une qualité, ainsi qu'il est venu dans les prophètes ou dans les autres saints; il est vraiment devenu chair, c'est-à-dire homme, comme nous venons de le dire. C'est pourquoi il est également Dieu selon la nature qu'il a dans la chair, et avec sa chair, car elle lui appartient en propre; lui-même cependant doit être conçu comme un être différent d'elle;

il doit être adoré en elle et avec elle, selon la parole d'Isaïe : « *Des hommes élevés en dignité passeront devant toi et ils seront tes esclaves, ils te suivront les mains liées, ils t'adoreront et ils te prieront parce que Dieu est en toi et qu'il n'y a pas de Dieu en dehors de toi* » (*Isaïe*, XLV, 14). Ces hommes confessent que Dieu est en lui, ils ne séparent pas la chair du Verbe : et ils confirment à nouveau qu'il n'y a pas d'autre Dieu en dehors de lui, ils unissent au Verbe ce qu'il assume comme lui appartenant, c'est-à-dire le temple qu'il a reçu de la Vierge : car il n'y a qu'un seul Christ dans les deux natures.

« *Et habitavit in nobis.* »

L'Évangéliste explicite ce qu'il vient d'affirmer et expose sa pensée avec plus de clarté. Après avoir dit que le Verbe de Dieu est devenu chair, afin que personne ne soit assez insensé pour soupçonner qu'il a abandonné sa propre nature et qu'il a vraiment été transformé en chair, qu'il a souffert ce qu'il ne pouvait absolument pas souffrir (car Dieu, en raison de son essence, est à l'opposé de toute altération et de tout changement), le Théologien (saint Jean) poursuit immédiatement : « *Et il a habité parmi nous* », afin que tu saisisses les deux choses qu'il veut dire : et celui qui habite, et ce en quoi il habite, que tu ne penses pas qu'il soit transformé en chair, mais plutôt qu'il habite dans une chair dont il se sert comme de son propre corps, ce temple qui est né de la sainte Vierge : « *Car en lui a habité corporellement la plénitude de la divinité* », comme l'écrit Paul (Col., II, 9). Il dit très utilement que le Verbe a habité en nous, nous révélant lui aussi ce très grand mystère. Car nous sommes tous dans le Christ, et la personne commune de l'humanité revit en lui. Il a été appelé le nouvel Adam parce qu'il remplit toute la nature de félicité et de gloire, comme le premier

Adam l'avait remplie de corruption et d'ignominie (I Cor., xv, 45-49).

Le Verbe a donc habité en tous par un seul afin que, constituant un seul Fils de Dieu en vertu, sa dignité rejaillisse dans l'esprit de sainteté sur l'humanité entière, et que, par l'un d'entre nous, ces paroles s'appliquent à nous aussi : « *J'ai dit : vous êtes des dieux, et tous fils du Très-Haut* » (Ps. LXXXI, 6; Jean, X, 34). Dans le Christ donc la nature esclave devient vraiment libre, elle est élevée à l'union mystique avec celui qui prend la forme de l'esclave, elle devient libre par la ressemblance et l'assimilation à lui seul, en raison de sa parenté avec lui selon la chair. Sinon, pourquoi n'a-t-il pas assumé la nature des anges, mais la postérité d'Abraham? pourquoi dut-il en tout devenir semblable à ses frères (Hebr., II, 17) et se faire vraiment homme? N'est-il pas manifeste aux yeux de tous qu'il s'est abaissé à la condition servile, ne gagnant rien à cela, mais se donnant lui-même à nous, pour que nous soyons enrichis de sa pauvreté (II Cor., VIII, 9), élevés à sa propre excellence par la ressemblance avec lui, et que nous devenions des dieux et des fils de Dieu par la foi? Car il a habité en nous, lui qui est par nature Fils et Dieu : c'est dans son Esprit que nous crions : « *Abba Père* » (Rom., VIII, 15). Le Verbe a habité en tous, dans un temple qu'il a assumé pour nous et parmi nous afin que, les contenant tous en lui, il les réconcilie tous en un corps au Père, comme dit Paul (Ephés., II, 16).

« *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiae et veritatis.* »

Après avoir dit que le Verbe est devenu chair, c'est-à-dire homme, frère d'esclaves et de créatures, l'Évangéliste sauvegarde cependant ici toute sa dignité divine et le montre à nouveau rempli de l'essence du Père. Car la nature divine en elle-même est ferme et stable, elle ne

subit pas de transformation, elle est toujours dans la même conformation et demeure constante dans ses privilèges. Ainsi donc, bien que l'Évangéliste dise que le Verbe est devenu chair, il n'affirme cependant pas qu'il ait été assujetti aux infirmités de la chair, ni qu'il ait déchu de sa vertu et de sa gloire antérieures parce qu'il a revêtu notre corps infirme et sans gloire. Nous avons vu sa gloire, dit-il, supérieure à toute gloire et telle que tous doivent avouer qu'elle convient au Fils unique de Dieu le Père.

Il était rempli de grâce et de vérité. Si quelqu'un contemple le chœur des saints et médite les actions de chacun, il sera peut-être dans l'admiration, il se réjouira de leurs vertus et confessera qu'eux aussi ont été remplis de la gloire de Dieu. Mais les théologiens et les témoins sacrés enseignent que la gloire et la grâce du Fils unique n'est à comparer en aucune façon avec la gloire des autres; elle est bien plus parfaite et plus éminente; elle est véritable, c'est-à-dire qu'elle n'est pas adoptée, ni accordée comme par une accession de l'intérieur; elle est substantiellement en lui, transmise naturellement au Fils comme fruit de l'essence du Père.

Si quelqu'un veut examiner plus soigneusement ce qui vient d'être dit, qu'il considère ce que les saints et ce que le Christ notre Sauveur ont accompli de merveilleux, et il trouvera que la distance qui les sépare est aussi grande que nous l'avons dit. Ne sont-ils pas dans la maison comme de simples serviteurs, alors que ce dernier préside à sa maison comme Fils? En outre, il est écrit du Premier-né : « *Béni celui qui vient au nom du Seigneur !* » (Ps. CXVII, 26). Quant aux saints, Dieu le Père dit en parlant d'eux : « *J'ai envoyé vers vous mes serviteurs, tous les prophètes* » (Jérém., VII, 25). Eux, en effet, ils ont été gratifiés de la vertu d'en-haut, celui-ci est le Seigneur des vertus. « *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père,* dit-il, *ne me croyez pas. Si je les fais, et si vous ne croyez pas en moi, croyez du moins à mes œuvres* » (Jean, X, 37-38). Si donc par ses œuvres

le Fils unique apparaît semblable au Père en vertu, il sera à bon droit célébré comme égal en gloire au Père, puisqu'il accomplit les mêmes œuvres. Bien qu'étant dans la chair, il surpassera d'autant ceux qui sont appelés à sa fraternité, que Dieu surpasse les hommes dans sa nature, et que le Fils véritable surpasse les enfants adoptifs.

Quand le bienheureux Luc écrit : « *Jésus croissait en sagesse et en grâce* » (Luc, II, 52), il faut remarquer que l'Évangéliste spirituel a dit que le Fils « rempli de grâce » possède la gloire; mais comment croîtra ce qui est rempli, ou comment pourra s'ajouter à lui quelque chose qu'il ne soit pas déjà? Ce n'est donc pas en tant que Verbe et Dieu qu'il est dit croître, mais pour montrer de plus en plus qu'il est digne d'admiration, que la grâce manifestée par les œuvres paraît augmenter tous les jours à ceux qui le voient; c'est à vrai dire la capacité de ceux qui le voient qui augmente, plutôt que lui-même qui, comme Dieu, est parfait en grâce. Ils ne sera pas inutile d'avoir rappelé cela, bien que nous nous soyons un peu écarté de notre discours.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

BILLET D'APOSTOLUS

Aspects de l'Action catholique

L'Action catholique est essentiellement une action de conquête. Elle vise à faire rayonner la foi dans ce monde nouveau qu'est, à certains égards, le monde moderne, et c'est pourquoi, au lieu de se borner au seul concours des prêtres et des religieux, dont c'est l'office propre de prêcher la doctrine sous le contrôle des évêques, elle fait appel à tous les laïques et à toutes les élites du monde chrétien. Elle revient ainsi à l'esprit de l'Église primitive où les fidèles collaboraient étroitement avec les Apôtres à l'évangélisation du milieu, comme on le voit dans les Actes des Apôtres et dans les Épîtres de saint Paul. Dans chaque milieu social l'Action catholique vise à placer (et par conséquent à former) des apôtres qui, tout en vivant de la vie même du milieu, tout en se confondant pour ainsi dire avec lui comme le germe est confondu avec la terre, ou mieux, comme le levain est mêlé à la pâte, seront les agents cachés de sa rechristianisation.

*
* *

L'Action catholique a, pour ainsi dire, deux aspects, dont l'un est social et l'autre intellectuel. Si le premier apparaît dans une lumière plus vive, le second, qui est plus caché, est peut-être fondamental.

En disant que l'Action catholique est sociale, nous voulons dire qu'elle a pour premier but de donner le Christ à la société moderne : cela se fait par la prédication de la parole et de l'exemple, par la participation à la vie sociale de l'Église, en particulier à la vie sacramentelle, qui est la source de la vie mystique. Mais il est clair que cette prédication demeure, en définitive, la prédication d'une vérité, disons mieux, d'une doctrine. Nous lisons, par exemple, dans la première épître de saint Pierre, cette consigne donnée aux premiers chrétiens : « Soyez toujours prêts à donner les raisons, à quiconque vous interroge, de l'espérance qui est en vous. » Tel a été d'ailleurs, au cours des siècles, le souci le plus constant des pontifes romains. Le Concile du Vatican au siècle dernier, les encycliques doctrinales des papes contemporains indiquent assez cette préoccupation.

Or c'est un des caractères de notre époque (caractère qui va, pour ainsi dire, s'accentuant), que cette tâche d'action doctrinale efficace et conquérante devient plus difficile. Cela tient d'abord à ce que, de nos jours, par suite des progrès de l'instruction publique, du fait surtout que cette instruction est donnée par des États plus ou moins areligieux, sinon parfois irréligieux, l'intelligence de l'enfant est vite prévenue contre la foi, ou, ce qui est presque aussi malfaisant, elle est ensemencée de germes qui s'allient à la foi et qui la corrompent.

*
* *

Il faut remarquer également que, de nos jours, le lien

entre le problème proprement intellectuel ou doctrinal et les autres problèmes qui agitent la cité et même l'univers est plus étroit qu'autrefois. Quelques exemples le montreront.

Jadis les mouvements politiques pouvaient se borner à une propagande que l'on pouvait appeler pragmatique : elle excitait chez leurs partisans certains désirs, ils indiquaient certains buts à obtenir par la légalité ou par la violence ; ils se référaient à certains principes communément admis, comme ceux de la légitimité ou de la révolution. De nos jours, que ce soit à droite ou à gauche, la propagande politique est liée à une propagande doctrinale et les chefs de partis sont en même temps des chefs d'écoles, des moralistes et des philosophes, surtout dans les partis extrêmes. Par exemple la propagande communiste est liée à une propagande doctrinale du type matérialiste. Par conséquent elle sous-entend une certaine conception du monde, de la morale, de la société, de la vie future. Dans ces conditions, la propagande politique interfère nécessairement avec l'Action catholique, en ce sens que cette propagande répand certaines notions qui empêchent directement ou indirectement la prédication de l'Évangile. C'est pourquoi le côté doctrinal de l'Action catholique doit se trouver présent à l'intérieur même du côté social. Un jeune ouvrier chrétien sera nécessairement amené à parler un jour ou l'autre dans son atelier, non seulement des encycliques, non seulement des syndicats chrétiens ou de la doctrine sociale de l'Église, mais encore de la réalité de l'âme humaine, de la vie future, des aspects de la Bible qui paraissent contraires à la science, de Jésus-Christ et de ses miracles.

Un autre exemple. Il concernera les Missions catholiques dans les pays lointains. Autrefois l'Inde, la Chine et les pays noirs étaient quasi indépendants de l'Europe. Ces pays ne s'étaient pas encore éveillés à la culture et leurs élites n'avaient quasi aucun rapport avec les élites européennes. Il n'en est plus de même de nos jours. Les

élites de l'Inde, de la Chine et du Japon, par exemple, sont venues en Europe. Les esprits les plus ouverts de ces races ont appris les langues et ont suivi les cours des grandes universités européennes. Quel enseignement y ont-ils puisé? La plupart du temps on leur a enseigné une conception du monde, dite scientifique ou moderne, et qui représente le christianisme comme un moment à jamais révolu ou dépassé de l'histoire humaine. Une fois revenus dans leur pays d'origine, ces jeunes savants, professeurs à leur tour, répandent les doctrines qu'ils ont reçues en Europe et celles-ci vont constituer un obstacle à l'action du missionnaire, obstacle qu'on n'avait jamais rencontré autrefois, où les seules difficultés venaient du paganisme et de la superstition. Ceci indique que l'œuvre des Missions extérieures et lointaines est étroitement solidaire d'une autre œuvre beaucoup plus proche, beaucoup moins périlleuse, mais sans doute plus délicate, qui est l'œuvre de l'Action catholique intellectuelle, nous préférerions dire doctrinale. A quoi servirait-il, en effet, d'envoyer des élites missionnaires dans les pays exotiques, en Chine, au Japon, en Turquie, en Égypte, par exemple, si les intellectuels de ces pays, venus chez nous pour emprunter notre culture, devaient défaire par le haut le travail des Missions?

APOSTOLUS.

La messe dialoguée et ses réalisations

Le 1er mars 1937, *La Vie Spirituelle* offrait à ses lecteurs un article sur la technique de la Messe Dialoguée. Les principes étaient en harmonie avec les décisions de la Sacrée Congrégation des Rites et ont été approuvés par de nombreux cardinaux, archevêques et évêques de France. Ces approbations écrites ont été le meilleur de tous les encouragements espérés, et nous les gardons comme un précieux dépôt.

Une expérience de plusieurs années de ministère m'avait d'ailleurs guidé dans l'exposé de ces règles liturgiques pour une plus parfaite compréhension et participation des fidèles au saint sacrifice de la Messe. Et voilà que la *Revue des Études* (dans son numéro du 20 janvier 1938), la *Semaine Religieuse de Paris* (du 3 mars 1938), les *Questions Liturgiques et Paroissiales* des RR. Pères Bénédictins de Louvain (n° 1 février 1938) et d'autres revues... ont été unanimes pour donner raison à notre apostolat liturgique. Nous ne saurions trop les remercier; car ici, comme partout, l'union seule fait la force.

Depuis le 1er mars 1937, les réalisations de Messe Dialoguée se sont multipliées dans nos collèges, dans nos paroisses de ville et de campagne, dans les Congrès et surtout au Pavillon Pontifical. Et parce que rien ne vaut l'expérience acquise sur tous les terrains ou dans tous les milieux, *La Vie Spirituelle* a cru rendre un nouveau service à ses lecteurs en leur donnant aujourd'hui un compte rendu des *résultats obtenus*, des *difficultés rencontrées* et des *améliorations nécessaires*.

I. — Résultats positifs

Collèges, Pensionnats.

Les maisons d'éducation qui ont adopté notre méthode sont si nombreuses à travers toute la France que nous renonçons à les compter.

En revanche voici quelques témoignages dignes d'être cités pour démontrer l'heureuse influence de la Messe Dialoguée sur nos élèves.

« *La Messe Dialoguée, c'est un peu plus long, mais ça paraît moins long !* »

Tel est l'aveu spontané et unanime des enfants, pourvu que — selon nos conseils — on n'abuse pas de la méthode. Il n'est pas bon de s'en servir tous les jours, ou du moins sans y mêler quelques variantes.

La routine se mêle vite à nos actions même les plus sublimes. L'homme ne tarde pas à ne plus remarquer la beauté et l'utilité de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend trop souvent !

« *Nos enfants préfèrent de beaucoup la Messe Dialoguée à toutes les autres Messes. Elles viennent plus nombreuses les jours où nous avons cette Messe.* »

C'est presque toujours en ces mêmes termes que les directrices des pensionnats nous ont écrit.

Paroisses de ville.

Dans les villes où les paroisses peuvent facilement recruter des élites variées et nombreuses, la vraie formule est de faire dialoguer la Messe chaque dimanche, à tour de rôle, par un groupement d'hommes, de dames, de jeunes gens, de jeunes filles, d'enfants.

Ainsi se crée automatiquement une émulation pieuse entre ces diverses élites. Elles rivaliseront de zèle pour rehausser le culte divin de nos autels.

Quant à la lecture du « Propre » de la Messe en français, elle peut être assurée par un membre du clergé paroissial, quand il y a au moins un vicaire. N'oublions pas qu'une bonne lecture de ces textes liturgiques vaut bien un prône.

Nous pourrions citer ici de nombreuses lettres de curés de Paris et de villes de provinces où ils se félicitent d'avoir adopté cette méthode. « Nos Messes Dialoguées, disent-ils, ont connu un *vrai succès.* »

L'archiprêtre de Figeac, M. le chanoine Lacroix, nous a écrit récemment : « Après une campagne dans la paroisse, qui dure depuis deux ans, pour intéresser les fidèles à la *Messe*, nous avons fait de grands progrès par cette leçon de

choses qu'est la Messe Dialoguée. L'assistance est saisie, aidée dans son recueillement. »

Paroisses de campagne.

La seule ressource est souvent d'avoir recours à des *jeunes filles* ou à des *enfants*, vu l'ignorance et l'apathie de nos populations rurales !...

Mais les parents sont *heureux* de voir leurs enfants ainsi mis à l'honneur, et ils sont surtout *édifiés* par la piété qui résulte de leur participation à la Messe.

Et si — comme nous l'avons vu quelquefois — un catholique de bon renom, assez instruit et animé d'une piété sincère, accepte de lire le « Propre » de la Messe, les fidèles ne tardent pas à déclarer : « *Comme ça au moins, on n'a pas le temps de s'ennuyer à la Messe. On y comprend quelque chose.* »

Pendant une mission liturgique de quatre semaines dans une petite paroisse du Tarn-et-Garonne, nous avions usé de tous les moyens pour habituer les fidèles à lire eux-mêmes les prières de la Messe dans des livres.

D'abord, nous avions placé des missels dans des casiers à l'entrée de l'église. Nos missels — pourtant gratuits — qu'on n'avait qu'à prendre et à remettre en place, restèrent dans les casiers !

Nous supprimons les casiers et nous distribuons nous-mêmes les missels avant la Messe. Dans un mouvement de curiosité, nos braves gens tournent les pages et ne tardent pas à déposer ce livre dont il se sentent bien embarrassés !

Encore une expérience. Nous distribuons de nouveau les livres au début de la Messe; mais nos paysans nous les refusent.

Il ne nous restait plus qu'un moyen de les intéresser au saint Sacrifice : leur lire nous-mêmes les prières en français.

Le résultat fut magnifique. On était tout yeux et tout oreilles pour nous écouter.

Congrès.

Plus nombreux sont les fidèles qui participent à la Messe, plus émouvant est le saint Sacrifice. On a alors, sous les

yeux le spectacle d'une magnifique communauté chrétienne. Et on peut rentrer chez soi fier et content d'appartenir à une religion capable de grouper tant de cœurs unanimes.

C'est ce que nous avons eu la joie de voir en de nombreux congrès, notamment à Strasbourg, Toulouse, Rodez, et surtout au Pavillon Pontifical durant l'Exposition Universelle de Paris en 1937. Qu'on veuille bien remarquer à ce sujet les témoignages suivants.

« De nombreux fidèles, beaucoup de prêtres et l'évêque ont été heureux de connaître cette méthode qui unit les chrétiens au célébrant et à Notre-Seigneur dans l'offrande du saint Sacrifice. L'œuvre accomplie laisse les *meilleurs souvenirs* et il est permis d'espérer qu'elle exercera la plus heureuse influence[1]. »

« *Quelle belle heure* pour la nombreuse assistance ! Tandis que le célébrant disait la messe à l'autel et que de nombreux fidèles lui répondaient en chœur, un autre prêtre à l'ambon lisait en français les prières essentielles. Pour la très grande partie du public, *c'était une révélation : l'assistance était gagnée, rayonnante : elle comprenait.* A défaut de prêtre, pourquoi un laïc ne remplirait-il pas le même office ?

« Je pense que vos Messes Dialoguées sont une des meilleures mesures qu'on puisse prendre pour faire connaître la foi chrétienne. »

A cette appréciation du *général Gouraud* — alors gouverneur militaire de Paris, et partisan enthousiaste des Messes Dialoguées du Pavillon Pontifical — ajoutons cet aveu plus simple, mais non moins expressif d'un gardien de l'Exposition : « Ce Pavillon n'est pas comme les autres Pavillons. Ici, pendant ces Messes, on sent que c'est la *grande famille.* »

Enfin, au nom de plus de mille guides et cheftaines, *Mme Michelin* pouvait écrire ces lignes :

« Nous gardons toutes un très profond souvenir de la Messe Dialoguée au Pavillon Pontifical et je suis persuadée

1. Mgr Ruch, parlant d'une Messe qu'il avait dialoguée avec mille jeunes filles.

que cela nous aidera, d'une part à mieux organiser nos Messes guides, et d'autre part à mieux pénétrer pour nous-mêmes la splendeur du Saint Sacrifice de la Messe. »

II. — Difficultés et objections

« *La Messe Dialoguée, c'est trop long !* »

Telle est bien l'objection la plus répandue parmi le clergé contre la Messe Dialoguée.

Mais il faut s'entendre.

Si la Messe ne regarde que le prêtre et non ses fidèles, il y a comme une nécessité à dire la messe en quinze ou vingt minutes pour épargner à ceux-ci une corvée !

Mais si la Messe est le sacrifice des fidèles autant que celui du prêtre — comme l'Église le fait dire au célébrant à l'*Orate fratres* —, il faut veiller à ce que tous aient le temps nécessaire pour suivre convenablement les prières liturgiques.

Or il est universellement reconnu qu'une messe bien dite doit durer environ une demi-heure. N'est-ce pas le cas d'une Messe Dialoguée bien mise au point ? Elle dure — montre en main — de trente à trente-cinq minutes, à condition — et cela va sans dire — qu'il n'y ait pas de prône et de trop nombreuses communions.

La Messe étant l'acte essentiel et le signe le plus distinctif du culte catholique, on ne saurait jamais assez lui donner l'importance et la solennité qui lui reviennent.

D'ailleurs, plus la Messe basse est vite célébrée sous prétexte que les fidèles n'y entendent rien, plus elle devient incompréhensible pour eux. C'est un *cercle vicieux* d'où l'on ne peut plus sortir ! Nos fidèles sont moins avides de Messes bâclées que de Messes rendues vivantes et intelligibles.

Voici donc notre conclusion : La Messe Dialoguée n'est pas une messe « *allongée* », mais une messe « *moins courte* ». On saisit la nuance, voire toute la différence entre ces deux expressions. La Messe Dialoguée, c'est une messe *normale*, une messe *bien dite*.

Mais si l'on veut gagner un peu de temps, rien ne s'op-

pose à ce que l'on supprime les prières extra-liturgiques que Léon XIII n'a imposées qu'aux messes basses et privées. Notre Messe Dialoguée n'a-t-elle pas déjà un caractère solennel et collectif qui n'a rien de commun avec les messes habituelles ?

« *La Messe Dialoguée gêne le célébrant!* »

Cette *excuse* est facile et trop fréquente. Mais il s'agit de savoir si le prêtre est prêtre pour lui ou pour les autres ? Toute la question est là.

Or si, à l'exemple du Divin Maître, sa vocation est de *servir* et *non d'être servi*, il doit en effet se gêner quand il le faut pour mieux faire entendre la Messe à ses fidèles.

Bien plus, cette excuse devient gravement illogique et contradictoire quand elle est exprimée par des prêtres qui acceptent habituellement pendant leur Messe la récitation du chapelet, des litanies, etc., et le chant de cantiques. Pourrait-on imaginer quelque chose de plus « *gênant* » que d'accomplir simultanément deux actions tout à fait différentes ou de dire des paroles sans aucun rapport les unes avec les autres ?

Ne serait-ce pas le cas d'avouer qu'en ces conditions la Messe devient un « casse-tête chinois » ?

Au contraire, loin d'être gêné ou distrait pendant la célébration des saints Mystères, le prêtre se trouve *soutenu* par la ferveur des assistants qui dialoguent avec lui et par la lecture des traductions des oraisons, de l'épître, de l'évangile, etc... Dans ce cas il n'y a plus divergence, mais *concordance*.

Et voici, à l'appui, des témoignages non équivoques, choisis entre mille, faute de place.

Un chanoine distingué, aumônier d'un pensionnat, fut longtemps un ennemi de la Messe Dialoguée. Cédant enfin aux instances des maîtresses et élèves, il accepta un essai. Et après plusieurs expériences, il m'écrivit :

« Un très grand avantage que je trouve dans cette pratique de la Messe Dialoguée — avantage qu'on ne peut pas chanter soi-même sur tous les toits, mais avantage très réel —, c'est d'obliger le prêtre à *revenir à la manière de célébrer la Sainte Messe comme au lendemain de son sacerdoce.*

« Après avoir pris l'habitude de *bien prononcer toutes les prières du dialogue, on continue au monologue.* »

Un jeune prêtre, professeur à l'école Bossuet de Paris, qui célébra nos Messes Dialoguées au Pavillon Pontifical pendant plus de deux mois, m'avouait le plaisir qu'il avait à méditer les textes liturgiques au fur et à mesure que j'en faisais la traduction française du haut de l'ambon.

Mgr Chaillol, évêque de Rodez, pouvait dire à des jeunes filles qui, pour la première fois, avaient dialogué la Messe avec lui : « Mes enfants, vous m'avez aidé aujourd'hui à bien dire ma Messe. Il y a longtemps que je n'avais pas remarqué la beauté des prières au bas de l'autel comme aujourd'hui. Je vous en remercie. »

« Je n'ai jamais si bien célébré la Messe, dit un religieux, que les jours où je me trouvais en communication étroite avec des fidèles assez intelligents pour participer à mes prières. »

« *Les catholiques français sont trop individualistes.* »

Certes, l'objection n'est que trop fondée, surtout en ce qui concerne les anciennes générations.

On trouve partout de ces vieux dévots, de ces vieilles dévotes empressés à faire une levée de boucliers contre les Messes Dialoguées, sous prétexte que ces messes les dérangent, les empêchent de prier !... Évidemment. Nous les obligeons à céder leur chaise à d'autres : « quelle révolution ! » Nous leur faisons entendre les prières officielles de l'Église au lieu de leurs petites prières personnelles : « quelle hérésie ! »

Mais cet esprit d'individualisme et d'égoïsme qui s'est infiltré dans la piété de nos fidèles est un esprit diamétralement opposé à celui de l'Évangile.

« Aimez-vous mutuellement, dit le Christ. C'est à *ce signe* que le monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'affection les uns pour les autres. »

« Mon Père, qu'ils soient *un* mes disciples comme Vous et Moi nous sommes un... et que par cette union de leurs âmes entre elles et avec Nous, le monde sache que c'est bien Vous qui m'aviez envoyé au milieu d'elles. »

Or cette *affection fraternelle*, cette *union des âmes* que le Sauveur nous recommande si instamment dans l'Évangile et la Postcommunion de sa première Messe au Cénacle de

Jérusalem, où doivent-elles se manifester d'abord sinon au pied d'un même autel, dans la célébration d'un seul sacrifice, dans le culte d'un Dieu unique ? Si nos chrétiens ne savent pas s'unir à l'église pour prier, où et quand s'uniront-ils ?

La Messe Dialoguée doit donc être regardée comme une *école de formation sociale et chrétienne*. C'est en cela qu'apparaît toute la *beauté de sa mystique*. Et cette mystique est capable d'enthousiasmer toute âme vraiment sacerdotale, toute âme sincèrement catholique, comme le prouvent ces nombreuses lettres que nous avons reçues depuis bientôt quatre ans.

« Je vous assure, écrit un prêtre, que je m'efforcerai toute ma vie d'employer tous les moyens pour obtenir une participation active au saint Sacrifice. Il me semble que c'est d'une grande importance pour le retour au Christ de notre société. »

« Cette Messe Dialoguée, nous confie une personne du monde, est plus opportune que jamais pour augmenter la charité des chrétiens et pour les faire participer plus intimement au grand sacrifice, à la « grande prière », alors qu'on s'est tant éloigné de nos jours de la *vraie*, de la *seule* manière d'assister à la sainte Messe. »

Remercions Dieu de ce que les Mouvements spécialisés de Jeunesse Catholique aient inspiré à nos adolescents un désir d'union et de fraternité qui trouve son plein épanouissement dans la Messe Dialoguée.

C'est un retour aux traditions de la primitive église. Qu'on relise à ce sujet nos articles parus dans *La Vie Spirituelle*, en juillet et en octobre 1937.

Néanmoins nous souhaitons que les « *chœurs parlés* » trop nombreux qui ont été composés pour servir de paraphrase à la Messe ne deviennent pas la règle générale, mais l'exception destinée à donner peu à peu une meilleure compréhension de la *seule vraie Messe* : la Messe intégrale et liturgique.

« *La Messe Dialoguée est une mécanisation de la piété. Elle empêche les fidèles d'avoir une piété libre et spontanée.* »

L'objection serait juste si on ne tenait pas compte des

deux principes essentiels que nous n'avons cessé de rappeler dans de précédents articles et dans de nombreuses conférences liturgiques.

1° Qu'on ne se permette pas de dire à haute voix ce que la Sacrée Congrégation des Rites a formellement interdit : les prières de l'Offertoire et du Canon. Ce sont là des prières sacerdotales que les fidèles peuvent suivre sans doute, mais dans un profond silence. Et que chacun alors organise sa piété individuelle comme il l'entend !...

« *In medio stat virtus* : la perfection réside toujours dans un juste milieu. »

Les prières dialoguées et les diverses lectures qui se succèdent jusqu'à l'Offertoire, et de l'*Orate fratres* au *Sanctus* et du *Pater* au dernier Évangile, font mieux apprécier les *deux moments solennels de silence* placés au centre même de la Messe. Réciproquement ces instants de grand silence font mieux goûter la prière collective. Nous ne sommes pas faits pour vivre toujours isolés; mais nous avons besoin de nous sentir solidaires les uns des autres.

2° Puisque la Messe Dialoguée ne doit avoir lieu que de temps en temps — afin d'être réalisée non pas de moins en moins bien, par routine, mais de mieux en mieux — il semble que les fidèles ont assez de liberté pour prier selon leurs goûts personnels à d'autres messes, et d'un bout à l'autre de la journée et d'une semaine, etc...

Gardons-nous de juger des choses selon un parti-pris, ou selon des préjugés !

III. — Améliorations nécessaires

Manière de conduire le dialogue.

Pour rendre le dialogue plus *vivant*, il faut éviter de faire psalmodier des prières un peu longues comme le *Gloria* et le *Credo* par un seul chœur, parce qu'on *ne garde pas le ton initial* et *on traîne !*

Dès lors la psalmodie devient très vite une cacophonie pesante. Elle nuit à la piété plutôt qu'elle ne la favorise. On ne saurait rien imaginer de plus désagréable !

Il n'est même pas suffisant de faire alterner les versets entre deux chœurs égaux. Il faut une voix forte, juste et

vibrante, faisant à tour de rôle sa partie avec la foule. Ce soliste maintient le ton et communique son entrain à tout le monde. Les progrès réalisés atteignent alors le 100 %.

Quelques Chants.

La Messe Dialoguée est aussi moins *monotone*, quand on y mêle à des moments bien déterminés quelques chants simples et de circonstance.

Par exemple :

1° *Au début de l'Offertoire*, dès que le Célébrant a dit le *Dominus vobiscum*, les fidèles aiment beaucoup entendre ces *paroles sur le Chant des Adieux Scouts* :

Verset par quelques voix

Si nous mangeons le même pain, la même Eucharistie,
Si nous mangeons le même pain, vivons la même Vie.

Refrain

Restons toujours unis, mes frères, restons près de Jésus,
Restons toujours unis, mes frères, ne nous séparons plus.

Verset par quelques voix

Comme les grains de pur froment sont mêlés dans l'Hostie,
Comme les grains de pur froment nos âmes sont unies.

Ou encore — pour varier — sur l'air de *Cor Dulce* :

Sur la patène avec l'Hostie
A notre Maître offrons nos cœurs.
Consacrons-Lui notre humble vie,
Tous nos instants, tous nos labeurs.

Comme le prêtre en son calice,
Versons aussi nos gouttes d'eau;
Le plus modeste sacrifice
Devient alors un pur joyau.

2° *Après l'Élévation*, le « *Benedictus* » du chanoine Darros qui convient toujours pour des chants de foules.

3° « *Mon Dieu je ne suis pas digne* » de l'abbé Brun, pendant que les fidèles vont communier.

Comme on le voit, ces chants sont très courts et accompagnent exactement les gestes et les prières mêmes de la Messe, au lieu d'être une distraction pendant la Messe,

comme c'est trop souvent le cas des cantiques... Nos textes du *Sanctus* et de l'*Agnus* donnent l'esprit, sinon la lettre même de ces prières liturgiques, pour obéir à un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, nos 3157, 4235, ad VIII : « Pendant les Messes basses privées, il est permis avec le consentement de l'Ordinaire, de chanter en langue vulgaire, pourvu que le texte ne soit pas une simple traduction des parties communes de la Messe et que le texte soit approuvé. »

Commencer directement par le Confiteor *et l'*Introït.

Il y a enfin intérêt à ne pas faire répondre par les fidèles aux prières que le célébrant récite dès le début de la Messe, au pied de l'autel.

Ces prières sont très belles, sans doute; mais le peuple a de la peine à les comprendre et plus encore à les réciter. Et quand le maître-autel se trouve loin de l'assistance — c'est souvent le cas — le dialogue est presque toujours médiocre et indécis. C'est un mauvais point de départ!

Ces raisons d'ordre pratique se trouvent d'ailleurs corroborées par des principes liturgiques.

La Messe chantée ou solennelle — qui reste le modèle type de la Messe Dialoguée — ne fait pas dire ces prières entre le célébrant et les fidèles, mais entre le célébrant et ses ministres, tandis que le chœur entonne l'Introït. Primitivement ces prières avaient même un caractère privé et personnel. Le prêtre les récitait à la sacristie.

Dès lors, il semble plus logique pendant les Messes Dialoguées de laisser aux acolytes le soin de répondre au célébrant pour ces prières au bas de l'autel; tandis qu'un lecteur fait entendre à tous et une courte *explication* sur la fête ou la vie du saint qu'on va célébrer et la *traduction* de l'Introït.

Et pourvu qu'on ne fasse pas attendre le célébrant — ce qui est possible à condition de ne pas perdre le temps —, il semble assez logique qu'on fasse réciter par les fidèles, avant l'Introït, le *Confiteor* en latin ou en français. Pourrait-on trouver un acte plus solennel de contrition et plus accessible pour tous nos chrétiens, afin de les préparer au Saint Sacrifice ?

Dom Bernard de Chabannes,
de l'abbaye d'En-Calcat.

La détresse spirituelle de nos campagnes et l'action jaciste

Depuis quelques décades, on constate dans nos campagnes une régression spirituelle très grave.

Quelle en est la cause ?

Est-ce le rapport plus fréquent avec les villes déchristianisées ? Est-ce la diminution du nombre de prêtres ? Est-ce l'invasion du marxisme ?

Il y a un peu de toutes ces causes. Mais il en est une autre considérablement plus importante : l'isolement religieux des ruraux.

De même que, sur le plan professionnel ou syndical, ils n'arrivent pas à s'unir, de même, sur le plan spirituel, chacun va de son côté.

Ils ne vivent pas ensemble leur religion, ils ne se sentent pas assez soutenus; ils n'osent plus « s'afficher »; peu à peu leur religion se change en formalisme; ils n'ont pas assez de culture spirituelle, et très vite ils passent à l'abandon complet de ce qui n'était plus, en somme, que des « pratiques ». L'isolement facilite le respect humain.

Il faut balayer d'un coup cette atmosphère de méfiance, de défiance, qui fait tant de ravages et qui est le propre du caractère rural. Il faut insuffler une nouvelle mystique.

Qui va entreprendre cette tâche ?

La Jeunesse Agricole Chrétienne (J.A.C.) chez les jeunes gens;

La Jeunesse Agricole Chrétienne Féminine (J.A.C.F. chez les jeunes filles;

L'Union Catholique de la France Agricole (U.C.F.A.) chez les adultes;

En un mot : l'Action catholique rurale.

A l'heure actuelle, les mouvements d'Action catholique spécialisés dans le monde rural sont en plein développement. Un travail considérable se fait pour rétablir le sens chrétien. Quantité d'hommes et de femmes, jeunes ou vieux, et de toutes les classes sociales qui forment la paysannerie, se sont mis à l'œuvre.

C'est tout le monde de nos campagnes qui va s'unir, enfin, pour collaborer, pour étudier, pour comprendre sa religion et pour la vivre dans la participation à une messe mieux comprise, dans la vie civique comme dans la profession, partout.

Une ère d'espérance est ouverte; et cette espérance est fondée, car déjà les réalisations se multiplient.

La J.A.C. organise partout des retraites, des récollections où de nombreux jacistes viennent s'instruire et prier. Ensemble et sous la direction d'un aumônier ou d'un dirigeant, ces jeunes parlent, discutent, étudient les réalités premières; l'essentiel de leur religion. Combien y prennent l'habitude de la méditation quotidienne, de la lecture spirituelle; l'habitude de se servir de leur manuel de retraites jacistes, édité spécialement pour les ruraux et adapté à leurs besoins.

Ce sont des conversions qui s'opèrent — non pas la conversion du païen qui revient dans le sein de l'Église, mais la conversion du « tiède » qui tout à coup comprend son devoir, ses responsabilités, qui réalise la nécessité de vivre intensément son christianisme et de répandre autour de lui la lumière.

Mais ce désir spirituel qu'on fait naître chez ces jeunes, vont-ils pouvoir le concrétiser de retour chez eux ? Ces communions fréquentes auxquelles on les exhorte, sont-elles seulement possibles dans nos campagnes ? La communion du dimanche elle-même, pour être accomplie, demande un effort héroïque de la part des ruraux; le travail du dimanche se fait de grand matin dans toutes les fermes, la communion vers les 7 heures est donc impossible, et la communion pendant la grand'messe semble la seule solution. Mais rester à jeun durant toute une matinée, et une matinée qui commence à 4 ou 5 heures et qui coûte, de par le travail considérable qu'on fait durant les premières heures du jour, demande une sérieuse dépense de forces physiques. Est-ce possible ?

Une question se pose donc : l'assouplissement de la loi du jeûne eucharistique, qu'un laïc serait mal placé pour prôner, mais qu'il tient cependant à poser. Elle est à examiner au moins de près, si l'on veut mettre à la portée de tous les terriens la communion hebdomadaire, si l'on veut permettre aux militants de prendre cette nourriture spirituelle, indispensable au développement de leur vie spirituelle.

Beaucoup, il est vrai, font ce sacrifice de rester à jeun jusqu'à midi. Ce sont peut-être aussi ces sacrifices qui sont à la base de la résurrection de nos campagnes.

Mais une fois les moyens nécessaires donnés aux jeunes pour la perfection de leur vie chrétienne, comment l'élite qu'ils formeront réalisera-t-elle sur la masse une action ?

La J.A.C. s'en préoccupe. Elle ne se contente pas de former des militants, elle les renvoie dans la masse d'où ils venaient, pour qu'ils y exercent son influence. Le rôle de la J.A.C. c'est d'instruire, non seulement les jeunes qui viennent volontiers à l'église, mais aussi et surtout les autres. Cette action sur la masse se fera non par l'initiative du curé, mais sur l'initiative et la direction des laïcs, avec un certain contrôle de l'aumônier. Il est essentiel à la J.A.C. de rester mêlée à la masse et d'y agir en toute franchise, en vue de l'intérêt commun. C'est le principe de l'Action catholique.

Il est bien évident qu'en beaucoup de paroisses, faute d'un groupe suffisamment formé, le prêtre sera au principe le véritable organisateur de cette action, mais dès qu'une élite existera, elle devra prendre elle-même ses responsabilités.

Actuellement, il existe déjà beaucoup de militants convaincus. Grâce à eux, grâce à leurs aumôniers, la J.A.C. est bien vivante.

On le sait déjà, mais on le verra bientôt avec un nouvel éclat les 21, 22 et 23 avril, lorsque, venus par dizaines de mille de tous les coins de la France, les jeunes ruraux célébreront à Paris leur congrès jubilaire. La J.A.C. est née il y a à peine dix ans; elle est déjà une grande force, un mouvement dont l'action a été féconde. Le congrès, nous pouvons en être sûr, ne se contentera pas d'enregistrer les succès obtenus, de nombrer les militants de ses sections, il envisagera les grands problèmes religieux qui se posent aujourd'hui au monde. Il cherchera à les résoudre et, grâce à la volonté de conquête qui anime toute cette jeunesse, on peut être certain que les congressistes repartiront, en même temps qu'avec une conscience plus aiguë de la grande force qu'ils représentent, animés d'un désir ardent d'intensifier leur vie chrétienne et de faire rayonner autour d'eux le Christ dont ils sont les témoins.

A. B.

LECTURES

LIVRES

Culture et humanisme chrétien

• **Mon Père, répondez-moi...**, par André David et un Dominicain. Gallimard.

Ce livre n'est pas banal. Il traite de tout : question juive, civilisation et perfection intérieure, christianisme et politique, mort d'un ami (il s'agit du charmant Francis de Croisset), bonheur et mariage, etc. Et tout cela n'est ni hétéroclite ni chaotique, car un grand souffle d'unité l'entraîne et l'organise : à ces problèmes, variés comme la vie, c'est le sens chrétien le plus exigeant, la doctrine chrétienne la plus ferme qui donnent leur unité.

M. André David est un converti. Sa sensibilité d'artiste — poète et peintre tout à la fois — se heurte aux mille questions qu'un néophyte découvre lorsqu'il se prend à réfléchir au paradoxe du chrétien dans le monde. — et qui n'est pas du monde. Parfois il est blessé par les apparentes — ou réelles — compromissions de l'esprit de Jésus-Christ avec le monde. Toujours il exige une réponse catholique. La béatitude qui lui conviendrait le mieux serait sans doute celle que tout Juif porte en lui comme un appel de la race, jusqu'à ce que soit venue la réponse du Seigneur : « *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice parce qu'ils seront rassasiés.* »

M. André David — comme le grand ancêtre dont il porte le nom — se déchire à l'ignominie, à la veulerie, surtout à l'insondable nullité du monde. Il n'en supporte pas l'épaisse satisfaction.

Parce qu'il sent l'hostilité sourde, l'incompréhension congénitale de ce monde à l'égard des problèmes chrétiens qui le passionnent dans la vie publique, André David pousse des cris d'angoisse et de colère. Ses interrogations se font pathétiques. *Mon Père, répondez-moi*, écrit-il à un Dominicain prudemment anonyme, qui s'efforce de calmer cette sensibilité écorchée. Il s'y efforce à merveille, ne hausse jamais le ton, donne la doctrine tout uniment, comme il convient à un théologien que protègent sa clôture, son éloignement du monde et son commerce accoutumé avec le *Père des lumières en qui il n'y a ni vicissitude ni ombre de changement.*

Moyennant quoi, le malade trouve le remède, l'interrogation anxieuse la réponse, le néophyte l'apaisement... et le lecteur la satisfaction de constater avec sérénité que tout, en fin de compte, est pour le mieux dans le meilleur des mondes théologiques.

Au total, un dialogue *réel*, qui nous introduit en ce « royaume de la solitude » d'où, pour reprendre le mot de Chateaubriand que l'ouvrage porte en exergue, *l'on ne revient pas impie*. Un ouvrage d'une sincérité pleine de sympathie et qui aidera singulièrement les grandes âmes que n'a pas cessé de tourmenter la faim de l'Absolu.

P. B.

● **L'Évangile devant les temps présents**, par F.-M. Braun, O. P., professeur à l'Université de Fribourg. Desclée de Brouwer, 1 vol., 148 pp.

« L'opposition que les temps présents déclarent à l'Évangile ne se situe pas entre :

« une critique catholique et une ou des critiques « indépendantes »;

« une philosophie catholique et des philosophies idéalistes;

« une mystique chrétienne et des pseudo-mystiques naturalistes.

« Elle provient d'une coalition à la fois critique, philosophique et sentimentale. »

Il ne suffit donc pas d'opposer à cette coalition une résistance en ordre dispersé : le christianisme, dans ses forces

de culture, doit prendre conscience de la tâche qui lui incombe — et qui est de créer un courant culturel évangélique puissant, et ce, en faisant *simultanément* prévaloir l'*idée chrétienne* sur le triple terrain où on l'attaque : le terrain critique, le terrain philosophique et le terrain social. Ce petit livre, si profondément pensé, du savant professeur de Fribourg, nous veut aider à prendre conscience de cette tâche. Il s'adresse particulièrement à notre jeunesse intellectuelle, cléricale ou laïque.

• **Comment se cultiver,** par Pierre Tiberghien. Édit. J.E.C.F., 241, rue Saint-Martin, Paris. 111 pp.

Les jeunes aimeront ce livre, pensé pour eux, imprimé à leur goût, avec un soin remarquable. M. Tiberghien a su montrer avec profondeur, mais dans une langue limpide, ce qu'est la culture pour un chrétien de ce temps et comment se peuvent utiliser tous les moyens de culture à même la vie, si l'on sait profiter de tous les temps de culture. Ce beau petit livre est le meilleur cadeau que des parents puissent faire à leurs grands jeunes gens.

• **La Baume.** *Dialogues sur la colline,* par Pierre Cras. Éd. Publiroc, Marseille. 235 pp.

Quelques lignes pour un tel livre, quelle misère ! mais ouvrez-le, adoptez-le, faites-en votre compagnon un bon bout de chemin. Quels amis il vous fera connaître, que de choses il vous fera découvrir ! Ce n'est pas un roman, ni un traité de philosophie, mais un vivant dialogue — et de quelle langue claire, fine, harmonieuse — sur ces mystères que nous portons en nous et qui forment le fond de nos pensées. Pour parler ainsi de l'humanisme chrétien, point n'était besoin de porter barbe et manteau de philosophe. Les beaux et profonds propos s'échangent dans ce paysage de la Baume, qui est une gloire de la France, entre des hommes et des femmes qui sont de vos familiers sûrement. Avec raison, notre ami et collaborateur Pierre Cras a pensé que « la religion, la philosophie, si intimement mêlées à la vie des hommes et des femmes n'ont réellement de portée humaine qu'en elle et à cause d'elle ». Et certes, nous y consentons, ce n'est pas « diminuer la valeur des idées exprimées que de les faire

supporter par des personnages dont la vie les illustre ». N'est-ce pas ce juste rapport des idées et de la vie — partout exalté dans ces pages — qui en fait le charme et la valeur singulière ?

• **La Patrie et la Paix,** textes pontificaux, commentés par Yves de la Brière, S.J., et P.-M. Colbach, S.J. Desclée de Brouwer.

La collection *Cathedra Petri* vient de s'enrichir d'un troisième et précieux volume. Il contient les actes des quatre derniers Papes sur les graves et angoissants problèmes de la patrie et de la paix. Aucun de ces Pontifes n'a traité *ex professo* ce sujet, mais chacun, à plusieurs reprises, dans des documents solennels, a touché au plus vif de ces problèmes, et jeté sur ces points capitaux des lumières dont le mépris entraîne le désordre actuel.

Il n'est point facile, en un tel domaine, et du point de vue même de notre conscience chrétienne, de penser et de vivre en *chrétien*. Ce recueil de textes n'instruira pas seulement notre pensée, il nous aidera à mieux concilier dans nos cœurs deux amours essentiels à la vie spirituelle : l'amour de la patrie et l'amour de la paix.

Éducation religieuse et formation chrétienne

• **Catéchisme à l'usage des Diocèses de France.** Éd. André Tardy. Bourges, 254 pp.

On a fait au catéchisme national, dans les milieux pédagogiques, le reproche de ne rien changer à des formules qui se révèlent, à l'expérience, incompréhensibles pour l'ensemble des enfants pétris de matérialisme. Le texte que nous donnent les Éditions André Tardy, de Bourges, avec l'*imprimatur* de Mgr Fillion, prouve que cet obstacle n'est pas insurmontable.

D'abord le problème de l'*indispensable* graduation a été résolu par un procédé typographique : caractères gras, croix rouge ou noire pour les divers cours, petits caractères pour les questions qui ne seront pas *exigées*.

La leçon proprement dite est précédée d'un récit, simple, sobre et vivant, qui l'éclaire. Il est ordinairement emprunté

à la Bible, et surtout à l'Évangile. Le récit est en *rapport direct* avec la leçon et lui fournit sa base historique et positive, ce qui donne à l'enfant le sens *du réel divin*. Un récit continu en fin de volume n'aurait pas cet indispensable avantage. D'ailleurs un très bref résumé en appendice constitue le lien général des faits dans leur ligne historique.

L'illustration a été préparée par M^lle^ Laroche, avec un grand souci de la précision historique et de la valeur pédagogique. L'enfant, par ces images simplifiées à dessein, est mis en face de Jésus dans son cadre palestinien. Il est aussi mis en présence du « mystère de Jésus » et de la vie de l'Église. Les couleurs sobres jointes au trait net offrent un sujet attrayant pour une explication qui, pour être fructueuse, doit s'accorder au récit ou à la leçon, compléter l'un et l'autre et fixer ainsi l'idée par l'image.

La leçon se termine par un exercice pratique qui s'inspire des méthodes actives. Il a pour but de faire réfléchir l'enfant, de montrer s'il a compris et de former sa foi et sa conscience.

L'exercice peut se faire oralement ou par écrit : l'exercice écrit a l'avantage de mieux favoriser l'effort personnel.

Le texte imprimé en deux couleurs se présente avec agrément : l'enfant ne peut qu'aimer ce lumineux petit livre.

Je crois moins à l'efficacité des résolutions qui suivent chaque chapitre : elles risquent de constituer, si l'éducateur n'est pas très averti, un procédé mécanique et tout artificiel, qui n'est pas *dans la vie* de l'enfant.

• **La vie en fleur.** Ce qu'une adolescente du XX^e^ siècle doit savoir, par Marguerite Csaba, docteur en médecine à Budapest. Adaptation française par Marie Francœur. Préface de M^gr^ Tihamer Toth. Salvator, Mulhouse; Casterman, Paris, 1938.

Beaucoup de jeunes mères éprouvent une angoisse singulière quand elles voient grandir l'enfant qui sera tout à l'heure une femme. Elles devinent en son cœur un mystère, où elles n'osent, où elles devraient pourtant pénétrer. Que dire à cette enfant ? Comment la conseiller, l'éclairer sur tant de problèmes nouveaux que sa transformation physique et morale fait naître ?

Voici, pour votre jeune fille adolescente, le livre qu'il vous faut. Il est écrit par une femme qui connaît fort bien la

psychologie féminine. Par une chrétienne, sensible à toute l'exaltante beauté de la religion de vie. Par une *doctoresse* qui sait faire entendre, avec une précision délicate, le mot que la médecine doit dire en cette affaire.

Elle aborde son sujet d'une manière fort concrète. Je cite au hasard quelques sous-titres : homme et femme, maternité, les indices de la formation, hygiène de la jeune fille, les intentions du Créateur, la préparation — secrets de petite fille — la légèreté, le péché — la mode et nous, soins de beauté, — le sport, la plage, le cinéma, la radio — les amies, réunion d'amies; tout y passe, jusqu'à l'alcool et le tabac; tous les aspects de la vie moderne sont mis en bonne lumière et l'auteur sait avec un parfait bon sens, sans moralisme morose, détourner du pire pour conseiller le meilleur.

Marguerite Csaba parle à l'adolescente elle-même. Tout est donc mesuré et nuancé pour elle : les sujets sont traités sans trop d'ampleur comme sans trop de profondeur — juste ce que peut assimiler une jeune fille de treize à seize ans. Son livre, bien écrit, se lit avec agrément. Il a été non seulement traduit, mais adapté et repensé par Marie Francœur pour le public français. Nous le recommandons vivement.

• **Essai sur la formation chrétienne des enfants,** par Madeleine Admary, Association du Mariage Chrétien, 1 vol., 126 pp.

Nous recommandons aux jeunes mamans ce livre d'une « mère de dix enfants ». L'auteur ne prétend pas nous donner un code définitif et complet de formation chrétienne, mais elle nous fait part « d'une série d'observations puisées au foyer, notées au fur et à mesure » et contrôlées pour ainsi dire par « une série de gaffes » qui sont, en éducation, une source *indispensable* d'expérience. La matière est divisée en petits chapitres bien éclairés de sous-titres : prière, formation de la conscience, sacrements, formation à la pureté, sens social et charité, sens liturgique.

• **Paternité,** par Gabriel de Montfort. Les Œuvres françaises, 10 fr.

Peu de livres parlent du sentiment paternel, tandis que la maternité a inspiré beaucoup d'essais. Ces pages tradui-

sent des impressions successives, au rythme de la vie du foyer, en un style saisissant d'exactitude et palpitant de vie. Une magnifique inspiration religieuse les anime. La préface du P. Carré, qui révèle quelque chose de la paternité du prêtre, insère ces souvenirs dans l'idée providentielle qui veut que sur l'être humain « deux paternités se penchent ». Un beau livre, un témoignage chrétien.

Ames et visages

• **Léonard Constant,** par Jean Plaquevent. Éditions du Seuil, 222 pp., 16 fr. 50.

La grande et noble figure de Léonard Constant ne pouvait disparaître de la mémoire des nouvelles générations qui ne l'ont pas connu. Pour eux surtout, le livre de Jean Plaquevent sera la révélation de ce compagnon de Marc Sangnier, dont Maurras écrivait : « Sa mort comme sa vie porte la flamme des générosités de la France, nous le saluons de tout notre cœur »; auquel Barrès rendait ce témoignage : « Il vient de se placer parmi les figures légendaires qui ennoblissent et qui guident la France ». On trouvera dans ces pages intelligentes et justes mieux qu'une biographie : la pensée, l'âme et le cœur de ce philosophe qui fut si vivant, si chrétien, si humain.

• **Charles Péguy. Souvenirs.** 1 vol., 124 pp. Paris, Gallimard.

Le souvenir de Charles Péguy est plus que jamais vivant dans la génération qui ne l'a pas connu. Péguy se livre dans ses mots : il n'a jamais été aussi bien peint que par lui-même. L'éditeur Gallimard a donc eu l'heureuse idée de grouper dans ce petit volume les extraits de l'œuvre de Péguy, où le grand écrivain paraît le plus vivant. Nous suivons ainsi l'itinéraire de Péguy, depuis l'enfance jusqu'à la mort : les études, le socialisme, l'affaire Dreyfus et la fondation des fameux *Cahiers*, l'alerte allemande de 1905, quarante ans, la foi. En lisant ces pages si sincères et si généreuses, comment ne pas dire avec les Tharaud : « Notre cher Péguy » ?

● **Camille de Soyecourt,** carmélite au grand cœur (1757-1845), par H. de Vismes. Préface du cardinal Baudrillart. Desclée de Brouwer, 1 vol., 160 pp.

On pourrait presque intituler ce livre *Les aventures d'une Carmélite.* Cette femme a traversé la Révolution; elle croise sur son chemin Pie VII, Napoléon; née dans les grandeurs, elle connaît, chassée de son Carmel, l'extrême misère; elle ne désespère pas, tient bon, sauve de la démolition le couvent des Carmes — l'actuel Institut catholique — où elle demeure quarante-quatre ans; garde vivante la flamme de sa vocation et devient enfin la « restauratrice et la mère » des Carmels de France : à travers quoi elle trouve encore moyen de gagner un beau renom de sainteté. L'auteur a su retracer en des pages vivantes et rapides cette vie dramatique et féconde.

● **Lettres et Témoignages,** par Antoine Martel. Éditions de la Revue des Jeunes, 1 vol., 16 fr.

On souhaitait, depuis longtemps déjà, une réédition des admirables Lettres d'Antoine Martel, le saint ami des « Équipes Sociales », le professeur rayonnant de l'Université de Lille. Le volume qui paraît s'est enrichi de divers articles et études aujourd'hui introuvables, auxquels se sont joints des extraits de Lettres, des « témoignages » dus à quelques-uns de ceux qui ont le mieux connu cet esprit si fin et discret, cette âme brûlante. Ainsi continuera une influence spirituelle, déjà profonde, puisée aux sources les plus pures de l'Évangile.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Doctrine

Je crois en Dieu, son existence, cours synthétique de religion, par l'abbé J. Raimond. Desclée de Brouwer, Paris. 288 pp., 15 fr. — Ce deuxième volume du cours synthétique a pour objet l'existence de Dieu, que la foi doit admettre, que la raison démontre et que l'histoire constate. Manuel d'apologétique pour un cours de religion clair, logique, mais sec.

La doctrine de la Rédemption chez saint Thomas, par Louis Hardy. Desclée de Brouwer, Paris. 271 pp., 12 fr. — Ces pages, sobres et bien ordonnées, ne visent pas à faire œuvre originale : elles mettent sous les yeux du grand public, en les reliant dans un clair commentaire, les plus beaux textes de saint Thomas sur la Rédemption. Combien de chrétiens se demandent : Pourquoi la *souffrance* atroce de la croix pour nous sauver ? Pourquoi ce sang, pourquoi cette mort ? Dieu est-il donc cruel ? — La réponse de saint Thomas à ces questions est d'un intérêt essentiel.

La destinée humaine, par Albert Bessières, S. J. Éd. Spes, Paris, 1938. 250 pp., 12 fr.; franco, 13 fr. 20. — En sous-titre : *Immortalité ou néant ?* C'est tout le débat de ce livre, où l'éminent conférencier a su mettre à la portée de l'honnête homme de bons arguments philosophiques et théologiques en faveur de l'immortalité de l'âme.

Le Christ

Jésus vivant dans l'Église, par H. Pinard de la Boullaye, S. J. Éditions Spes, Paris. 310 pp., 15 fr. — Le P. Pinard de la Boullaye terminait sur ce thème en 1937 son

cycle de conférences de Notre-Dame. C'est tout le mystère de la *présence* et de l'*action* du Christ dans son Église et dans notre société, présence mystique dans les âmes, présence sacramentelle. On trouvera dans cet ouvrage les qualités dialectiques et la solide documentation auxquelles l'auteur nous a accoutumés.

Notre chef le Christ, les quatre Évangiles en un seul, par le chanoine Glorieux. Éditions de la Jeunesse Ouvrière, 12, avenue de la Sœur-Rosalie, Paris, 1938. 255 pp., 10 fr. — Récit vivant, simple, direct, de la divine histoire. Cette adaptation des écrits évangéliques est faite en vue de la jeunesse ouvrière, avec un heureux souci d'incarner le Christ dans son milieu humain, de le rendre ainsi tout proche de nous pour mieux nous révéler sa vraie mesure qui va de la terre au ciel. Livre à recommander surtout aux jeunes gens et aux militants d'Action catholique.

Roi, prophète, prêtre avec le Christ, par le chanoine Francis Mugnier. Lethielleux, Paris. 230 pp., 12 fr. — A ceux qui désirent approfondir le mystère du Christ étendu à nous tous dans l'Église, ces pages seront d'une utilité réelle. On y lira avec bonheur les belles citations de saint François de Sales qui soutiennent ou illustrent ce consciencieux exposé.

Notre Christ Jésus, synthèse doctrinale et psychologique, par le R. P. Rambaud, O. P. Em. Vitte, Lyon, Paris. 312 pp., 20 fr.; franco, 21 fr. — Une cinquantaine de courtes méditations sur Notre-Seigneur. La poésie y voisine avec la théologie scolastique.

Pour la vie intérieure

Au Dieu inconnu, par Victor Dillard, S. J. Beauchesne, Paris, 1938. 230 pp. — Le Dieu inconnu, qui s'en douterait? est l'Esprit-Saint. C'est un dialogue de l'âme avec Lui, un dialogue où l'âme se dit à son Dieu qui la sanctifie, mais de telle manière qu'il faut qu'elle coupe de silences son dire pour écouter en elle la résonance d'une réponse. C'est plein, c'est vivant, c'est vrai. Un livre qui peut faire beaucoup de bien à ceux qui ne savent pas si bien converser avec le Dieu caché et présent.

Dans la joie, par le chanoine Adrien Garnier. Em. Vitte, Lyon, 1938. 225 pp. — La religion du Christ, sombre religion de mort ! Que vaut cette accusation d'Anatole France contre le christianisme ? Notre auteur nous le montre, au contraire, comme l'unique source de nos vraies joies.

A l'école des saints, par le chanoine Adrien Garnier. Desclée de Brouwer, Paris. 250 pp., 10 fr. — La plume vraiment infatigable du chanoine Garnier nous donne ici comme une introduction à la *lecture* de la vie des saints. A leur *imitation* aussi, car l'auteur, toujours soucieux de vie intérieure, nous veut apprendre à prier les saints, à vivre en leur amitié en les imitant avec un parfait bon sens chrétien.

De l'imitation du Christ à l'école de saint François, par Fr. Valentin-M. Breton. Éd. Saint-François d'Assise, 4, rue Cassette, Paris, 1938. 92 pp., 6 fr. — Pour mieux aider les âmes franciscaines à imiter le Christ en imitant de plus près leur saint, François d'Assise.

A la source de la lumière, par le R. P. Félix Anizan, O. M. I. Éd. du Rayonnement Intellectuel, 7, rue des Filles-du-Calvaire, Paris-III^e^. 230 pp., 9 fr. — Réédition d'un ouvrage apprécié des âmes ferventes et qui atteint son 8^e^ mille.

Au carrefour des trois Églises, par Marie René-Bazin. Spes, Paris, 1938. 250 pp., 15 fr. — Quelques scènes de la vie des Auxiliatrices des âmes du purgatoire. On y voit les Sœurs au travail dans leurs maisons, autour des baraques foraines, dans les prisons, en Europe, en Chine ou en Amérique.

Notre sœur la douleur, par D.-V. Fumet. Éditions du Seuil, 1, rue des Poitevins, Paris-IV^e^. 106 pp., 12 fr. — Le mystère de la douleur éclairé par le mystère du Verbe incarné et crucifié dans cette chair qu'il a prise par amour, c'est le propos de ce petit livre, profond et d'un art subtil, qui veut aider ceux qui souffrent à mieux comprendre leur vocation à la Croix.

Pour ceux qui souffrent, par l'abbé M. Lescure. Éd. Publiroc, Marseille. 325 pp., 15 fr.; et chez l'auteur, Vou-

tezac (Corrèze). — Ce n'est pas un traité de la souffrance, mais un livre de consolation et de quelqu'un qui a souffert et qui connaît son sujet *du dedans*. « Quand on a mal, ce n'est pas d'une définition ni d'une étude sur la douleur dont on a besoin, mais plutôt d'un médecin qui guérit ou d'un ami qui compatit... » L'auteur est cet ami. Il envoie ses lettres de consolation à tous les souffrants possibles : on dirait qu'il les connaît tous dans leur intime, la fiancée délaissée, la jeune veuve, la femme « laide », le vétéran du sacerdoce comme le jeune prêtre, le malade sans espoir et celui qui a peur de la mort. Et que dire de ces émouvants *Extraits d'un journal d'un grand douloureux?* Faites lire ce livre à tous ceux qui souffrent.

Chemin de la Croix, par Émile Favier. Publiroc, 53, rue Thiers, Marseille. 32 pp., 1 fr. 75; franco, 2 fr. — Courtes méditations présentées dans une belle typographie. L'enseignement de chaque station y est appliqué à la vie intérieure.

Via crucis : I. Douze heures saintes, 1 vol., 160 pp. II. Quatorze heures saintes, 1 vol., 175 pp., par le chanoine J. Bouchat. Librairie Eucharistique, 205, chaussée de Wavre, Bruxelles, 1938. — Méditations utiles surtout pour aider à prêcher l'heure sainte.

Pour la méditation

Méditations sur la charité, par P. Allard. J.O.C.F., 246, boulevard Saint-Denis, Courbevoie. 170 pp., 5 fr. — Méditations brèves, directes, tout en dialogues avec l'âme de la jeune ouvrière à qui elles sont destinées, mais bien faites pour parler aux jeunes en général.

Aux infirmières (Méditations), par Ch. Polloi. Éd. Castermann, Tournai, Paris. 180 pp., 13 fr. — L'auteur a réalisé ce prodige de faire parler Notre-Seigneur sans que cela sonne faux. Le livre est écrit dans un style direct, il parlera aux infirmières et il leur fera du bien, car il est tout pénétré de l'esprit et rempli de citations de l'Évangile.

Le chant de la cité de Dieu. Élévations, Prières, par Dom Idesbald van Houtryve, O. S. B. Abbaye du Mont-César,

Louvain. 350 pp. — Le sous-titre marque bien le caractère de l'ouvrage, tout en « élévations » et jaillissements de piété. Genre difficile, où l'auteur aura sans nul doute réussi pour les âmes qui s'accordent à la sienne et vibrent comme la sienne aux accents de la liturgie.

La halte sacerdotale, Jésus et le Prêtre, par Mgr A. Gonon. Librairie du Sacré-Cœur, 6, place Bellecour, Lyon. 348 pp., 18 fr. — Dans ces méditations, disposées pour les douze retraites du mois, le zélé évêque de Moulins confronte le prêtre avec son modèle, Jésus-Christ.

Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année. T. IV : Passion et Résurrection, Ascension et Pentecôte, par P. J.-B. Gosselin, S. J. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1937. 365 pp., 12 fr. — Ces méditations, on le sait, ont l'avantage de suivre le déroulement de la vie liturgique, de maintenir ainsi l'âme en contact avec la prière et l'esprit de l'Église. A la tête de chaque méditation, références utiles à l'Évangile, aux psaumes, à l'*Imitation* et aux écrits spirituels du P. de Foucauld.

Petites méditations pour les principaux jours de l'année, par le chanoine Henri Bourgeois. Éd. Spes, Paris, 1938. 395 pp., 18 fr. — M. le chanoine Bourgeois fut un apôtre de l'Action catholique. Ses amis présentent à nos *militants* ce beau recueil de méditations évangéliques, qui sont d'un réalisme courageux et mettent la conscience chrétienne bien en face des exigences de l'idéal chrétien.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LVIII

JANVIER 1939-MARS 1939

Les principes et la pratique

J. Glaser. — Unité du genre humain et Rédemption..... 225
A. Kerkvoorde. — Le mystère de l'Église d'après Schœben.. 113
A. Lemonnyer. — Amour intéressé et pur amour..... 132
— Comment nous aimer en chrétiens..... 247
M.-D. Maia. — « Marie dans l'Évangile » selon le P. Lagrange. 5
Notes de direction. — « Appelés dans le Christ »..... 146
— « Venu pour les pécheurs »..... 260

Les maîtres et les modèles

J. Alix. — Vie intime et religieuse du Rme P. Cormier..... 291
P. Cras. — Élise Cestac, fondatrice des Servantes de Marie... 166
J.-C. Didier. — La vie de foi de saint Thomas d'Aquin..... 281
J. Guitton. — L'âme chrétienne de Robert Lambry..... 149
É. Lajeunie. — Saint François de Sales catéchiste..... 35
Ph. Nyssens-Braun. — Dom Marmion et ses amis..... 57
P. Renaudin. — Une voyante parisienne : Marie Rousseau... 263

Textes anciens

Saint Cyrille d'Alexandrie. — Le mystère de l'Homme-Dieu. 296
Denys l'Aréopagite. — L'Église principe de déification..... 180
Denys le Chartreux. — De la voie illuminative..... 69

Les idées et les œuvres

Apostolus. — Deux formes du don de soi..... 75
— Théologie du mariage 185
— Aspects de l'Action catholique..... 303
A. Bettencourt. — Détresse spirituelle de nos campagnes et action jaciste 318
M. Brillant. — Au monastère de Concy..... 189
P. Catrice. — Apostolat missionnaire..... 205
Dom B. de Chabannes. — La Messe dialoguée et ses réalisations 307
J. Lebret. — Paroisses et mouvements spécialisés. Perspectives 79

M.-H. Lelong. — Le sauvetage de l'enfance abandonnée..... 89
N. — Le mariage est une vocation (notes d'un jociste)..... 212
H.-D. Simonin. — Réflexions sur l'action missionnaire et son actualité 198

Lectures

L.-M. Dewailly. — La vie chrétienne..... 216
F. L. — La Messe et les livres pour y participer..... 105
L. M. — Pour la vie intérieure..... 107
Dom de Puniet. — Prière et office divin..... 96
Notes bibliographiques 108, 217, 328
A travers les revues 110, 223

Bibliographie

M. Admary. — Essai sur la formation chrétienne des enfants. 326
P. Allard. — Méditations sur la charité..... 331
F. Anizan. — A la source de la lumière..... 330
Dom R. Banquet. — Conseils de perfection pour une personne du monde..... 108
G. Bardy. — Le Sauveur..... 107
A. Bessières. — La destinée humaine..... 328
J. Bouchat. — Via crucis..... 331
H. Bourgeois. — Petites méditations..... 332
F.-M. Braun. — L'Évangile devant les temps présents..... 322
A. Brenninkmeyer. — Heures de recueillement..... 109
V. Breton. — Renaître..... 109
V.-M. Breton. — De l'imitation du Christ à l'école de saint François 330
Y. de la Brière. — La Patrie et la Paix..... 324
Dom F. Cabrol. — The Year's Liturgy..... 98
Dom Odo Casel. — Heilige Ueberlieferung. Eine Festgabe zum silb. Abtsjubilaeum Dr Ild. Herwegen 100
— Jahrbuch für Liturgiewissenschaft..... 101
Catherine. — Saint Pierre de Vérone..... 221
Charmot. — La doctrine spirituelle des hommes d'action.... 218
J. Chataignier. — Sainte Agnès de Montepulciano..... 222
P.-M. Colbach. — La Patrie et la Paix..... 324
Corvez. — Sainte Catherine de Ricci..... 221
F. Coudenhove. — Dialogue sur la sainteté..... 109
J. de Courberive. — La maison bâtie sur le roc..... 219
P. Cras. — La Baume..... 323
M. Csaba. — La vie en fleur..... 325
A. David. — Mon Père, répondez-moi..... 321
J.-M. Desprat. — Notre lumineuse souffrance..... 218
— Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie 98
V. Dillard. — Au Dieu inconnu..... 329
Louis Dimier. — Dom Guéranger..... 97

Dutil. — Votre messe et votre vie..... 105
Al. Ehrhard. — Ueberlieferung u. Bestaud d. hagiogr. en homilit. Literatur der Griechischen Kirche..... 102
H.-P. Faffin. — Entrevisions du ciel..... 107
E. Favier. — Chemin de la Croix..... 331
M. Francœur. — La vie en fleur..... 325
D.-V. Fumet. — Notre sœur la douleur..... 330
A. Garnier. — A l'école des saints..... 330
— Dans la joie..... 330
Dom Gérard. — Missel vespéral romain..... 106
Glorieux. — Notre chef le Christ..... 329
Mgr A. Gonon. — La halte sacerdotale..... 332
J.-B. Gosselin — Sujets d'oraison..... 332
Dom E. Graf. — The Church's daily Prayer, being some Notes on Liturgical Prayer 96
Gregory Dix. — The treatise on the Apostolic Tradition of St Hippolytus of Rome 99
L. Hardy. — La doctrine de la Rédemption chez saint Thomas. 328
P. Hoese. — Lacordaire 222
Dom I. van Houtryve. — Le chant de la Cité de Dieu..... 331
V. L. Kennedy. — The Saints of the Canon of the Mass..... 103
Mgr Lavallée. — Paul Gignoux..... 219
M. Lescure. — Pour ceux qui souffrent..... 330
Lucas. — La belle vie en commun..... 109
Ant. Martel. — Lettres et témoignages..... 328
G. de Montfort. — Paternité..... 326
T. Mirbel. — Le Rme P. H.-M. Cormier..... 291
Le Moign-Klipffel. — Saint Vincent Ferrier..... 221
Moreau. — Saint Louis Bertrand..... 222
Fr. Mugnier. — Roi, prophète, prêtre avec le Christ..... 329
N. — Pour l'amour de Dieu..... 109
N. — Congrès international de musique sacrée..... 220
N. — Annuaire catholique 222
N. — Catéchisme à l'usage des diocèses de France..... 324
Ch. Péguy. — Souvenirs 327
H. Pinard de la Boullaye. — Jésus vivant dans l'Église..... 328
Y. Pirat. — Sainte Catherine de Sienne..... 221
— Sainte Rose de Lima..... 222
J. Plaquevent. — Léonard Constant..... 326
Plusieurs. — Paléographie musicale..... 104
Ch. Polloi. — Aux infirmières..... 331
J. Raimond. — Je crois en Dieu..... 328
Rambaud. — Notre Christ Jésus..... 329
M. René-Bazin. — Au carrefour des trois Églises..... 330
Serrand. — Saint Thomas d'Aquin..... 221
A.-D. Sertillanges. — Spiritualité..... 217
M.-J. Silvain. — Entretiens intérieurs..... 108
L. Sullerot. — La vie chrétienne..... 216
P. Tiberghien. — Comment se cultiver..... 323
J. Viollet. — Les devoirs d'état, leur valeur spirituelle..... 219
H. de Vismes. — Camille de Soyecourt..... 327

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).